



## Virginie Despentes

Deux points de vue sur « King Kong théorie », un essai où l'auteur de « Baise-moi » conteste les discours bien-pensants sur le viol et la prostitution. Essais. Page 9.

## Andrew Wylie

A l'occasion de la Foire du livre de Francfort, « Le Monde » a interrogé le plus redouté des agents littéraires. Plaidoyer pour l'édition de qualité. Page 12.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 6 octobre 2006

## MAREK BIENCZYK LES MYSTÈRES DE L'INOUBLIABLE

A l'occasion de la traduction de « Tworki », Milan Kundera nous fait découvrir une grande voix de la littérature polonaise contemporaine.

Page 3.



### Intellectuels

Sartre et Bourdieu disparus, quel est aujourd'hui le rôle des clercs engagés dans le débat public ? Plusieurs essais témoignent de leur perte d'influence. Dossier. Pages 6-7.

### Littératures

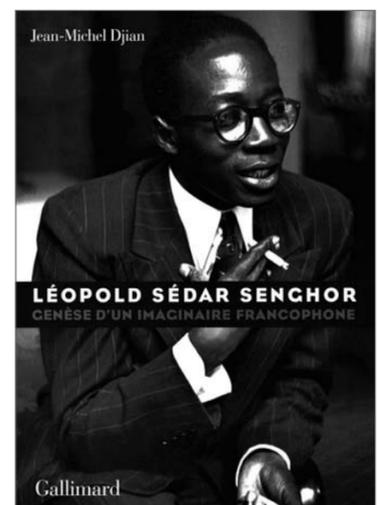
« Je te retrouverai », ou le pardon au père absent, de John Irving. Et aussi : Amos Oz, François Bizot, Jean-Yves Chaperon, Chloé Delaume... Pages 4 et 5.

### Histoire

Une biographie de Christine de Pizan par Simone Roux et une anthologie de textes de femmes médiévales, par Danielle Régnier-Bohler.

Livres de poche. Page 10.

### 2006, ANNÉE SENGHOR



Jean-Michel Djian

**LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR**  
GENÈSE D'UN IMAGINAIRE FRANCOPHONE

Préface d'Abdou Diouf, postface-entretien d'Aimé Césaire  
Edition illustrée - 256 pages - 25 €

Gallimard

Contributions

**Milan Kundera**  
Ecrivain d'origine tchèque, il a publié son premier roman, *La Plaisanterie*, en 1967. Etabli en France depuis 1975 et naturalisé français, il est l'auteur de nombreux romans, dont *Risibles amours*, *La vie est ailleurs*, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, *La Lenteur*, *L'Ignorance...* (tous chez Gallimard) ainsi que de plusieurs essais parmi lesquels *L'Art du roman*, *Les Testaments traahis* ou *Le Rideau*.

**Marcela Iacub**  
Juriste spécialisée dans la bioéthique, Marcela Iacub est chargée de recherche au Centre de recherches historiques (EHESS/CNRS). Elle est l'auteur d'essais dont *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?* (Flammarion) et *L'Empire du ventre*. (Fayard) ainsi que d'un roman, *Aimer tue* (Stock). Dernier ouvrage paru : *Une journée dans la vie de Lionel Jospin* (Fayard).

Précision

Dans le « Monde des livres » du 29 septembre, nous avons omis de signaler le nom de la traductrice du livre d'entretiens avec Aki Kaurismäki de Peter von Bagh : il s'agit d'Anne Colin du Terrail.

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :**  
mondedeslivres@lemonde.fr  
**par la poste :**  
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

Les éditions Tristram regrettent que l'Université n'ait pas choisi leur traduction pour étudier le chef-d'œuvre de Laurence Sterne

# Qui a peur de « Tristram Shandy » ?

L'Université française transmet-elle dans les meilleures conditions enthousiasme et connaissance des grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle à ses étudiants en lettres ? Pour ce qui est de *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy* de Laurence Sterne, classique anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'un de ces rares livres, aux côtés de ceux de Cervantès ou de Rabelais, dont on peut dire qu'ils ont changé le cours de l'histoire littéraire, mis au programme de l'agrégation de lettres modernes cette année, rien n'est moins sûr.

Rappelons de quel monument il s'agit pour s'étonner qu'il soit resté si peu visible dans la culture française jusqu'à une date récente.

De Salman Rushdie à Milan Kundera, d'Italo Calvino à Jonathan Coe, tout le monde est d'accord : *Tristram Shandy* est un roman où l'imagination narrative et verbale est sans précédent, une œuvre qui joue de tous les registres du comique pour faire de l'esprit de sérieux sa cible privilégiée. Plus important encore, c'est le livre de la démolition de tous les discours académiques et de toutes les autorités – et en cela l'un des plus libérateurs jamais écrits.

Son influence, aveuglante chez Diderot, écrasante chez Joyce, évidente chez Kerouac, plus que jamais présente dans ce qui s'écrit aujourd'hui de plus neuf, débordé même désormais le strict domaine de la littérature. Comme il est dit dans le film de Michael Winterbottom récemment adapté de *Tristram Shandy* : « *Un classique postmoderne à une époque où le modernisme n'était même pas encore né !* »

Las, pendant des décennies, notre Université s'est ingéniée à dégoûter des générations d'étudiants de Sterne et de *Tristram Shandy*.

A preuve, l'entreprise de découragement fonctionna si bien, qu'en 1990, en France, *Tristram Shandy* avait à peu près disparu des esprits et purement et simplement des librairies. Plus aucune édition disponible pendant des années, et personne, dans les rangs

de l'Université ou ailleurs, pour s'en offusquer.

Comment avait-on pu en arriver là ? C'est que, depuis 1946, on nous avait infligé la traduction du professeur Charles Mauron, le pensum le plus appauvrissant et anti-shandéen qui se puisse concevoir. Dépouillant le texte de Sterne de ses attributs les plus remarquables, cette vieille traduction réussit en effet le tour de force d'en donner une version ennuyeuse, fautive et incomplète, de nature à faire fuir tout lecteur innocent.

Telle était la triste situation lorsque, à la fin des années 1980, créant une maison d'édition à l'enseigne de Tristram, nous avons rencontré Guy Jouvét, engagé depuis longtemps, en solitaire, dans la traduction de Sterne. Sans demander d'autorisation à personne, nous décidons alors ensemble de proposer une édition qui renoue point par point avec l'esprit et la lettre de l'auteur.

En 1998, paraît la traduction en un tome des deux premiers « volumes » du roman (qui en compte neuf), abondamment annotés et commentés par Guy Jouvét lui-même (1). L'enthousiasme de la critique est immédiat. Le premier tirage s'épuise en quelques mois. Les lecteurs français, qui découvrent ou redécouvrent *Tristram Shandy* dans cette version joyeusement érudite, réclament la suite.

Tandis que le perfectionniste Jouvét approfondit son énorme travail d'exégèse pour les trois tomes suivants de l'édition critique, nous publions enfin, en 2004, sa traduction intégrale du roman. L'ouvrage, loué de toutes parts, devient, dans la catégorie qui est la sienne, celle des classiques, un succès de librairie. *Tristram Shandy*, comme cela n'aurait jamais dû cesser d'être le cas, est à nouveau partout. On lui consacre des essais, des dossiers de revue. Les écrivains recommencent à le citer comme une source d'inspiration majeure et un modèle.

L'Université, alertée par cette renaissance dans laquelle elle n'a joué aucun rôle, se réveille à son tour et prend une heureuse décision : inscrire *Tristram*

*Shandy* au programme de l'agrégation de lettres modernes. Sujet de littérature comparée : « Naissance du roman moderne – Rabelais, Cervantès, Sterne ».

Mais le croira-t-on ? Quand l'Université se réveille, c'est encore à l'heure de 1946 ! Guy Jouvét a redonné vie à *Tristram Shandy* ? L'Université redonnera vie au professeur Mauron ! Et c'est ainsi que, soixante ans plus tard, on exhume officiellement la traduction de sinistre mémoire, pour la remettre, d'autorité, entre les mains d'une nouvelle génération d'agrégeats ! Pauvres étudiants français !

Mesurons rapidement l'étendue des dégâts.

Alors que Sterne fait preuve d'un usage révolutionnaire de la typographie et de la ponctuation, d'une science rythmique et

## Pendant des décennies, notre Université s'est ingéniée à dégoûter des générations d'étudiants de Sterne et de Tristram Shandy

sémantique si extraordinaire qu'elle est l'instrument même de sa pensée et de sa sidérante vélocité, la version Mauron fait l'impasse, découpe en paragraphes, en particulier les dialogues, brise le flux du texte et toutes ses merveilles rythmiques, supprime les tirets, les fameux tirets de Sterne, comme si on supprimait les trois points de Céline !

Mais il y a aussi les spectaculaires bévues du professeur. Un seul exemple. Au volume III, chapitre XXXVI, on peut lire dans la traduction de Guy Jouvét : « Hé ! je vous prie, qui était la jument de Tapequeue [« Tickletohy » chez Sterne, que Charles Mauron ne traduit pas et laisse tel quel ?] – Ah ! c'est bien là le genre de question aussi déshonorante, Monsieur, et qui trahit autant l'ignorance crasse de son auteur, que si vous demandiez en quelle année a éclaté la seconde guerre punique ! – Qui était la jument de Tapequeue ! – Mais lisez, lisez, lisez donc ! » Ce n'est pas dans la version

Mauron que l'étudiant français reconnaîtra la jument et le texte de Rabelais précédemment pastiché, où se trouve pourtant la traduction de « Tickletohy » : Tapequeue [Tapequeue] (*Quart Livre*, 13). Car le professeur Mauron fait aussi fi de l'arsenal onomastique mis au point par Sterne, qui attribue une signification aux noms propres, chacun donnant l'image distinctive d'un être, la représentation de son caractère, la définition et la métaphore de son univers. Sterne traduit Tapequeue en Tickletohy, mais le professeur Mauron ne traduit pas Tickletohy, ni Docteur Slop (boue, immondice, crotte) ni aucun des patronymes hauts en signification et ressorts comiques des personnages du roman.

Ce n'est pas ici le lieu de répertorier les contresens qui fourmillent dans la version Mauron (une mouche « d'une grosseur phénoménale » [overgrown], qualifiée par le professeur de « dégingandée » !) ou les choix désolants de certains termes (« chimère » au lieu de « dada » ou « califourchon », pour « hobby-horse », l'un des termes-clefs du livre) : ils sont légion et ce n'est qu'une revue de détail – à l'Université ? – qui pourrait en rendre compte.

Au-delà d'une vision aplatissante de ce qui fait la singularité de *Tristram Shandy*, des bourdes et approximations incessantes, le plus fâcheux reste que dans cette version tragiquement dénuée d'esprit, de style et de légèreté, ce sont la saveur et la sève mêmes du texte de Sterne qui disparaissent. Cette vigueur sans pareille que Guy Jouvét a justement su recréer en français, avec une énergie dévastatrice, à chaque ligne de sa nouvelle traduction. Alors nous posons la question : qui a peur de *Tristram Shandy* ? ■

**Sylvie Martigny** et **Jean-Hubert Gailliot** dirigent les éditions Tristram.

(1) Ces notes et commentaires de Guy Jouvét seront prochainement mis en ligne à destination des étudiants et de tous les lecteurs curieux, sur le site [lekti-écriture.com](http://lekti-écriture.com).

## Il faut sauver les manuscrits de Karlsruhe PAR JEAN-CLAUDE SCHMITT

L'émotion est considérable dans tous les milieux de l'université et de la culture d'outre-Rhin : le gouvernement du Land de Bade-Wurtemberg aurait passé avec l'ancienne famille grand-ducale de Bade un accord tenu jusqu'à présent secret, mais qui vient d'être révélé au grand jour. En échange du versement de 70 millions d'euros, l'actuel margrave s'engagerait à éteindre définitivement une vieille querelle juridique avec l'Etat.

Pour trouver cette somme, le gouvernement, à Stuttgart, ne propose rien de moins que de vendre aux enchères 3 500 manuscrits médiévaux, parmi les 4 200 que possède la bibliothèque du Land, à Karlsruhe. Un peu comme si la République française vendait ses fonds

de la Bibliothèque nationale pour dédommager une famille de l'Ancien Régime des pertes subies pendant la Révolution française !

Car le litige est ancien : en 1803, sous la pression des armées napoléoniennes, les biens des couvents et des monastères ont été sécularisés. En 1816, ils revinrent au grand-duc de Bade, en dédommagement des pertes qu'il avait subies, avant d'entrer dans le domaine public en 1918. Le Land de Bade-Wurtemberg, créé après la seconde guerre mondiale par la République fédérale, en a hérité.

Mais si la famille grand-ducale a reçu à titre de compensation l'ancien couvent cistercien de Salem, transformé en prestigieuse école privée, elle n'a pas renoncé pour autant aux objets d'art dont elle

estime avoir été spoliée. Parmi ceux-ci, les fameux manuscrits, dont par exemple le fonds mondialement célèbre des manuscrits enluminés de la Reichenau, sur le lac de Constance. Leur taille réduite leur serait fatale : l'Etat a espéré pouvoir s'en défaire plus discrètement que des tableaux de maître de plus grande dimension ! Quant à l'argent versé au margrave de Bade, il serait destiné à la rénovation de Salem.

### Argent frais

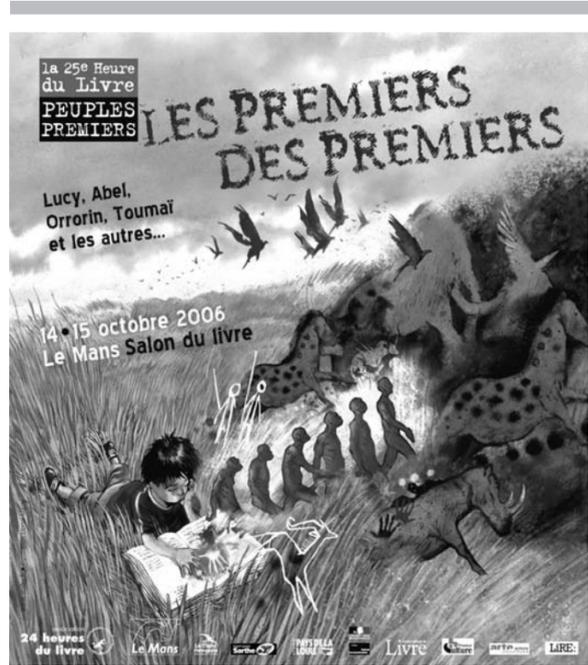
Le scandale est grand en Allemagne, où l'on craint que ce bien triste exemple ne donne de fâcheuses idées à d'autres Länder ou villes en mal d'argent frais. Il renvoie à des questions fondamentales sur la décentralisation des responsabi-

tés qui prévaut dans l'Allemagne fédérale en matière culturelle et patrimoniale. Une question qui pourrait aussi, un jour ou l'autre, concerner la France... Cependant, il rappelle aussi que l'Allemagne, à l'inverse de la France, a connu une transition plus progressive de l'Ancien Régime à l'Etat moderne, d'où surgissent des problèmes juridiques spécifiques quant à l'inaliénabilité des biens culturels.

Mais quel que soit l'arrière-plan juridique de la décision du gouvernement de Stuttgart, n'est-il pas révoltant que des responsables politiques démocratiquement élus, dans un pays d'aussi vieille culture que l'Allemagne, puissent avoir seulement l'idée de priver la collectivité publique de tels trésors ? Le démembre-

ment des collections de manuscrits serait un non-sens scientifique. Leur accaparement privé et spéculatif un insupportable détournement des richesses collectives, car ces manuscrits ont été conservés, entretenus, catalogués et mis en valeur par des générations de bibliothécaires et grâce à l'argent public et aux aides des grandes fondations allemandes. Les protestations affluent des universités du monde entier : espérons qu'elles feront fléchir le ministre-président du Bade-Wurtemberg, Günther Oettinger, et les ministres des finances et de la science de son gouvernement. ■

Directeur d'études à l'EHESS  
Président du conseil scientifique de l'Institut national du patrimoine



### AU FIL DES REVUES

## « Bifrost » et « Galaxies » : le meilleur de la SF

LES DEUX PRINCIPALES revues françaises de science-fiction viennent de fêter leur dixième anniversaire en publiant un numéro spécial. *Bifrost* propose notamment un épais volume pour célébrer l'événement avec, en guise de bougies, dix nouvelles d'auteurs français, et non des moindres : Claude Ecken, Catherine Dufour, la révélation de l'année, Xavier Mauméjean, Johan Heliot, Francis Berthelot et Serge Lehman pour ne citer que les plus connus.

*Bifrost* publie là quelques-unes des meilleures nouvelles françaises de l'année, avec notamment *La Liste des souffrances autorisées* et *Toute la force de leur amour*. Mais le reste du sommaire n'est pas moins riche, avec

un copieux dossier sur Serge Lehman, un entretien avec Ted Chiang, l'auteur du remarquable recueil *La Tour de Babylone*, une chronique scientifique et un gros cahier critique qui contient quelques incursions un peu snobs en littérature générale.

### Vignette rêveuse

*Galaxies* propose, quant à elle, un numéro plus copieux qu'à l'ordinaire orchestré autour d'un dossier consacré à Norman Spinrad, « le plus français des auteurs américains », comprenant comme à l'accoutumée étude, entretien, bibliographie et nouvelle inédite de l'auteur de *Jack Barron* et *l'éternité*. Des nouvelles d'auteurs comme Robert Reed ou Alastair Reynolds et une jolie vignette rêveuse

de Nathalie Legendre complètent le sommaire, accompagnant là aussi un riche dossier critique où l'on remarque un article de Sam Lermite qui relève tout autant que l'ouvrage qu'il chronique de l'hétéroclitisme littéraire. Ce numéro rend aussi hommage à deux figures majeures, récemment disparues des cultures de l'imaginaire : Daniel Riche et Alain Garsault.

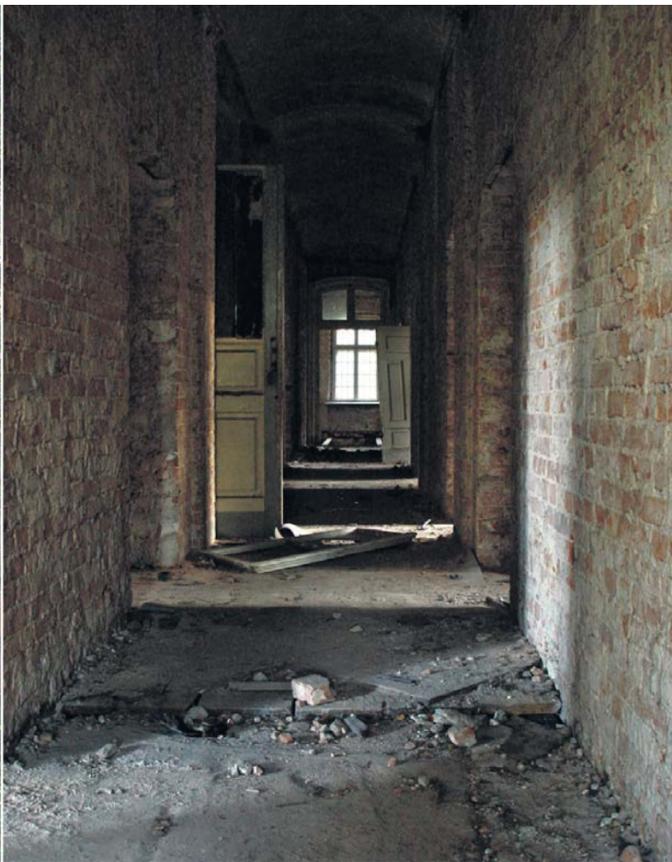
Ces deux numéros spéciaux prouvent la vitalité de ce que Serge Lehman, le théoricien du genre, appellerait sans doute la sub-culture science-fictionnelle. Dans son éditio, Olivier Girard affirme que *Bifrost* a publié pas loin de 150 nouvelles. *Galaxies* a sans doute dépassé ce chiffre. Toutes deux ont permis à des auteurs

français de faire entendre leur voix, et à des auteurs étrangers de trouver en France un lectorat non négligeable. Toutes deux participent, chacune à sa manière – passionnée mais parfois gratuitement polémique pour *Bifrost*, mesurée, parfois trop, pour *Galaxies* – à la vie d'un genre qui n'est à son zénith que lorsqu'il est irrigué par des revues de qualité, ce qui bien sûr est le cas ici. ■

JACQUES BAUDOU

*Bifrost*, n° 42, 17 €. (Le Béliat 50, rue du Clos, 77670 Saint-Mammès).

*Galaxies*, n° 39, 11,50 €. (BP 43687 Nancy Cedex 54097).



Anciens bâtiments de l'hôpital psychiatrique de Tworki, en 2005. MAREK GALACH

## Idylle à la maison des fous

Le deuxième roman de Marek Biencyzk vient d'être traduit en français. Milan Kundera, dont Biencyzk est le traducteur en polonais, explique pourquoi il faut absolument découvrir son œuvre

PAR MILAN KUNDERA

Tout se passe vers la fin de la seconde guerre mondiale. Et pourtant ce roman ne ressemble à aucun autre. Ce fragment archiconnu de l'Histoire est vu sous un angle archi-inattendu : depuis un grand hôpital psychiatrique, Tworki. Pour être original à tout prix ? Au contraire : en ces temps noirs, rien n'était plus naturel que de chercher un coin pour s'échapper. L'horreur et le refuge : deux extrémités sur l'axe existentiel de la guerre.

L'hôpital est géré par les Allemands (pas par des monstres nazis, ne cherchez pas de clichés dans ce roman) ; ils emploient quelques très jeunes Polonais comme comptables, parmi eux trois ou quatre juifs avec de fausses cartes d'identité. Ce qui frappe

tout de suite : ces jeunes gens ne ressemblent pas à la jeunesse de nos jours ; ils sont plus pudiques, timides, avec une soif naïve de morale et de bonté ; ils vivent leurs « amours virginaux » dont les jalousies et les déceptions, dans l'étrange atmosphère d'une bonté obstinée, ne se transformant jamais en haine ; le personnage principal aime composer des vers et a l'habitude de les lire à ses copains, des vers ni bêtes ni excellents, tels que peut en écrire un garçon sympathique de 20 ans, pas très beau, avec « un nez à classer parmi les grands et des oreilles parmi les très grandes ». Aucun rayon d'ironie n'éclaire-t-il cette image d'idylle ? Si, mais c'est une ironie d'une espèce extrêmement rare : une ironie tendre, aimante, compatissante, une ironie angélique.

Est-ce parce qu'un demi-siècle les sépare que la jeunesse d'alors ne ressemble pas à celle d'aujourd'hui ? Il y a une autre raison encore à cette dissem-

blance et c'est là que je vois la grande pénétration du romancier : l'idylle dont il parle est l'enfant de l'horreur ; de l'horreur cachée mais constamment à l'affût ; cette idylle à la maison des fous, c'est une « fleur du mal ». Voilà la dialectique luciférienne : si une société (par exemple, la nôtre) dégorge violence et méchanceté gratuite, c'est que la vraie expérience du mal, du règne du mal, lui manque.

Souvent, la narration du roman se transforme en chant, les mots et les formules reviennent comme des refrains, des rimes apparaissent, le vol de la parole ne faiblit pas et vous porte et emporte jusqu'à la fin du livre. On n'est pas habitué à une telle force mélodique dans les romans et je ne veux pas seulement dire que les phrases sont bien construites, non, cette mélodie est trop insistante, elle a une signification, sa présence ininterrompue nous fait comprendre que la réalité vécue par les « échappés » ressemble à un rêve « où tous dansèrent dans les vapeurs déposées par la prose de la vie et par la poésie venue d'on ne sait trop où ».

### Mémoire capricieuse

On ne sait pas d'où vient la poésie ? Mais si, elle provient de « la prose de la vie », de ses banalités les plus banales. Car plus horrible est l'Histoire, plus beau apparaît le monde du refuge ; plus ordinaire est un événement quotidien, plus il ressemble à une bouée de sauvetage à laquelle les « échappés » s'accrochent. Biencyzk n'observe pas le monde depuis l'observatoire de l'Histoire, il n'essaie pas (comme font d'ordinaire les romanciers) de tracer d'abord le cadre historique pour y faire ensuite entrer ses personnages (1). Dès le début, il le montre tel que le voient ces jeunes gens passionnés (aveuglés) par leur quotidienneté, et qui seulement plus tard, peu à peu, se heurteront au cadre dur de l'Histoire dont le pouvoir, aussi discrètement qu'implacablement, détermine leur sort.

Quand quelqu'un raconte sa vie, c'est par une déduction logique qu'il la reconstitue, car la mémoire en elle-même est incapable d'enregistrer toute une vie dans sa continuité logique ; elle n'en

garde, ineffaçablement gravés, que quelques rares moments. Et c'est ainsi que le roman de Biencyzk est narré ; il ne suit pas, centimètre par centimètre, l'enchaînement causal de ce qui s'est passé, il n'évoque que l'inoubliable. Mais qu'est-ce qui est inoubliable ? La mémoire est capricieuse dans ses choix et c'est d'après des règles impénétrables qu'elle distingue l'important de l'insignifiant. La nuit d'amour est mentionnée avec une extrême brièveté, tandis que le mouvement de la balançoire où Sonia s'est installée est décrit longuement, en détail. « Pourquoi aimes-tu tellement te balancer ? – demande Jurek. – Parce que... c'est difficile à expliquer. Je suis là, tout en bas, et juste après tout en haut. Et inversement. » Jurek écoute cette confession désarmante et, émerveillé, regarde là-haut, où « près des cimes des arbres, les semelles, de beige clair, devenaient sombres », regarde en bas où elles « redescendaient jusque sous son nez », regarde, émerveillé, et n'oublie pas.

Avant Noël, Oleg et Jurek vont acheter des cadeaux pour leurs bien-aimées. Pendant tout un long chapitre ils observent, choisissent et enfin achètent (ils sont pauvres, faut-il le dire ?) une broche pour Janka, une montre pour Sonia – une montre fabuleuse qui indique l'heure de toutes les grandes villes (inaccessibles alors) de la planète, de Tokyo à New York. Mais pourquoi

**TWORKI**  
de Marek  
Biencyzk.

Traduit du  
polonais par  
Nicolas Véron.  
Denoël  
« & d'ailleurs »,  
272 p., 20 €.

ces deux objets sont-ils décrits si minutieusement tandis que les circonstances de la mort de Sonia resteront indévoilées ?

C'est le lendemain du jour où elle a reçu son cadeau de Noël que Sonia s'en ira à jamais. Elle s'était échappée jadis à Tworki pour y vivre, terrorisée, son idylle. Elle est juive ; personne ne le savait.

Elle va voir le directeur allemand de l'hôpital, elle se dénonce, le directeur crie « vous êtes folle, vous êtes folle », prêt à la mettre à l'isolement pour la sauver. Mais elle persiste. Quand nous la reverrons, elle ne sera plus vivante : « Au-dessus du sol, à une branche épaisse d'un peuplier élané, Sonia pendait, Sonia se balançait, Sonia était pendue. »

Mais pourquoi ? Pourquoi est-elle allée hasarder sa vie ? Elle, si amoureuse et si aimée ! Et pourquoi les gens de la Gestapo l'ont-ils pendue le jour même à la lisière de la forêt ? Que s'est-il passé entre eux et elle ? Sa mort restera un mystère. Pas un mystère fabriqué pour faire un « effet de style ». Chez Biencyzk (et c'est une autre de ses découvertes existentielles) le mystère est inséparable de l'existence. Nous sommes habitués à ce que la narration éclaire les mystères, déniche un secret caché qui les explique. Biencyzk refuse cette tromperie. Il sait que le mystère ne nous quitte jamais. Et que, sur chaque tragédie, il reste collé comme une horreur de plus.

Biencyzk est né après que les événements de son roman ont eu lieu. Aucune trace autobiographique, aucun règlement de compte, aucune intention polémique, aucun parti pris politique, aucune ambition de peindre un tableau de l'histoire ; seulement la passion de découvrir « ce que seul le roman peut découvrir », dans son cas : la situation de l'homme errant sur une route entre l'horreur et le refuge ; et l'étrange, déchirante beauté de cette situation tragique.

Je ne peux terminer mon petit texte sans rendre deux hommages. Au traducteur qui a réussi l'impossible : garder la mélodie du roman. Et à Renaud Matignon qui, quelques semaines avant sa mort, a écrit une critique enthousiaste sur le premier roman de Biencyzk. Découvrir un écrivain polonais, totalement inconnu, débutant, hors de tous les réseaux d'influences, ce fut quelque chose de rare et de noble. ■

(1) Voir également son premier roman traduit en français, Terminal (Gallimard, 1997).

## Charles Ficat, Thomas Paris : le lyrique et le burlesque

Depuis son premier récit, en 2002, *Stations, une éducation intellectuelle* (1), où il évoquait notamment son service militaire, on savait que Charles Ficat, 34 ans, ne craignait pas d'être à contre-courant. Il a publié l'année suivante un roman, *Clément, les carnets d'un jeune homme*, un texte en fragments pour mieux rendre compte de l'époque, « brève et accidentée ». Puis il n'a pas craint, avec *D'acier et d'émeraude, Rimbaud* (2004), d'ajouter à la longue liste d'écrits sur le poète un essai très personnel, un portrait subtil témoignant de sa longue fréquentation de Rimbaud et de son mystère.

Cet amoureux des chefs-d'œuvre, par ailleurs éditeur, qui dit avoir « l'humilité de croire que l'on gagne à se nourrir des grands », est allé, cette fois-ci, du côté de *L'Iliade* pour faire revivre Achille, se le réapproprier, peut-être même s'imaginer en Achille, dans cette *Colère d'Achille*, placée sous le signe de Sapphô : « Oui, quelqu'un plus tard se souviendra de nous. »

Est-ce par désir d'évasion que Charles Ficat se réincarne en Achille, qui, des Enfers, revoit sa vie, redit sa colère, rythmant avec elle tout son

récit ? Peut-être. Et c'est pour la même envie de fuir, pour quelques heures, qu'on lit avec bonheur les propos enflammés de cet « homme en colère », à jamais, ce demi-dieu, fils de Thétis, « Achille aux pieds rapides », qui « n'aspire qu'aux exceptions, aux gestes qui traversent les siècles ».

Ficat donne envie de revenir à la lecture de *L'Iliade*, à la poésie, car, comme l'affirme Achille, « Qu'est-ce qu'une victoire sans poème ? Une péripiète... Qu'est-ce qu'un poème sans victoire ? Des mots alignés. » On retrouve, bien sûr, par allusions, les épisodes de la courte existence d'Achille contée par Homère : la guerre de Troie ; la détestation d'Agamemnon, qui a privé Achille de Briséis, sa « belle captive » ; la mort de Patrocle ; la vengeance d'Achille, qui tue Hector, avant de mourir d'une blessure au talon – la flèche, tirée par Pâris, est guidée par Apollon.

Mais Charles Ficat n'a pas écrit un roman historique. Il recrée la vie rêvée d'un héros, refait son roman d'apprentissage, lorsqu'il suit Achille dans son enfance, sa « vie sauvage ». Dans un style poétique, lyrique, il réinvente un Achille éternel, symbole

parfait de la jeunesse, figure de la révolte, qui a cherché la gloire – « quelque chose de plus fragile et de plus précieux, que seuls traquent les fous épris d'absolu » –, qui a su que « tuer procure l'ivresse d'une puissance infinie », qui plaide pour une vie brève et intense, qui ne veut survivre ni à sa « fougue » ni à sa « jeunesse ». Un mort toujours vivant dont on aime partager la perpétuelle fureur.

Si Charles Ficat se singularise par son style, par son goût pour un certain

**PARTI PRIS**  
**JOSYANE**  
**SAVIGNEAU**

lyrisme, Thomas Paris, dans ce deuxième roman, *Avec ses moustaches*, se singularise par son art du burlesque, qu'on avait déjà remarqué dans son premier texte, *Pissenlits et petits oignons* (2), la très loufoque histoire d'un croque-mort virtuose, pleine d'humour et de retournements de situations.

Le récit comique est aussi difficile à manier que les discours de l'héroïsme. L'un comme l'autre sont menacés par

le ridicule. Ficat y échappe par son sens de la retenue, et Paris par une certaine froideur. Son héros, cette fois, est loin d'être un virtuose, comme son étrange croque-mort. Et loin d'être une réincarnation d'Achille et de sa colère. Marc s'ennuie. Au travail. Avec sa compagne. Il est le fils d'un homme qui est allé « au bout de son combat », s'engageant dans la Gauche prolétarienne, et continuant « même après qu'elle se fut sabordée » de travailler en usine.

Marc, lui, n'est allé au bout de rien. Pour ne pas « mourir idiot » et croire encore qu'« on pouvait faire quelque chose pour changer le monde », il décide de revoir Jeanfrançois – en un seul mot, sa mère détestant les prénoms composés... –, qui est resté fidèle à ses convictions de jeunesse, qui est prêt à s'attaquer à un symbole de puissance, le président d'une chaîne de télévision, Canal France, Hubert Lefur, très reconnaissable à ses belles « moustaches à l'ancienne ». Il faut l'enlever. Avec l'aide d'un jeune homme, un serveur de restaurant, qui a trouvé plutôt touchant et sincère ce Jeanfrançois, dénonciateur de toutes les injustices.

Enlever un patron : voilà qui ressemble à une opération des Brigades rouges, de la Fraction Armée rouge ou d'Action directe. Mais on est plutôt chez un avatar des Pieds Nickelés. On enlève Lefur, avec nulle intention de lui faire du mal. Mais pourquoi alors ? Et comment le libérer ? Marc met un certain temps à comprendre que Jeanfrançois ne cherchait qu'à assouvir une médiocre vengeance d'adolescent contre un camarade de classe qui a réussi. Jeanfrançois disparaît. Le jeune serveur regarde ses deux aînés comme des ovnis. Les péripiètes sont drôles à souhait, pourtant on rit un peu jaune, car ce qu'elles disent d'un certain malaise contemporain est plutôt sinistre. ■

**LA COLÈRE D'ACHILLE**  
de Charles Ficat.  
Ed. Bartillat, 180 p., 14 €.

**AVEC SES MOUSTACHES**  
de Thomas Paris.  
Ed. Buchet-Chastel, 160 p., 12 €.

(1) Ed. Bartillat, comme tous ses livres.  
(2) Ed. Buchet-Chastel, 2005.

Un roman d'inspiration autobiographique de l'auteur du « Monde selon Garp »

# John Irving, à la recherche du père

**JE TE RETROUVERAI (Until I Find You)**  
de John Irving.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Josée Kamoun et Gilbert Cohen-Solal,  
Seuil, 864 p., 24 €.

Si il est un roman d'apprentissage, c'est bien *Les Aventures de Télémaque*. Cette fiction didactique, composée pour proposer un véritable « art de régner » au petit-fils de Louis XIV, promis au trône, par son précepteur Fénelon, offre une utopie généreuse en revisitant les pérégrinations du jeune Télémaque, parti à la recherche de son père Ulysse, avec le secours de son directeur de conscience, le sage Mentor, métamorphose de Minerve.

Si cette quête du père absent est davantage un prétexte à édification morale, aujourd'hui John Irving reprend à hauteur plus humaine. Avec *Je te retrouverai*, c'est en effet une partie autrement vitale qui se joue. Moins par l'argument : seul depuis la fuite de son père William, organiste virtuose qui collectionne d'éphémères conquêtes féminines et de plus durables tatouages de ses partitions préférées, au hasard de ses errances, le petit Jack Burns n'a de cesse de retrouver le déserteur, puis de fuir la malédiction d'une hérédité qui le condamne à ses yeux à reproduire, impuissant, les frasques d'un démon

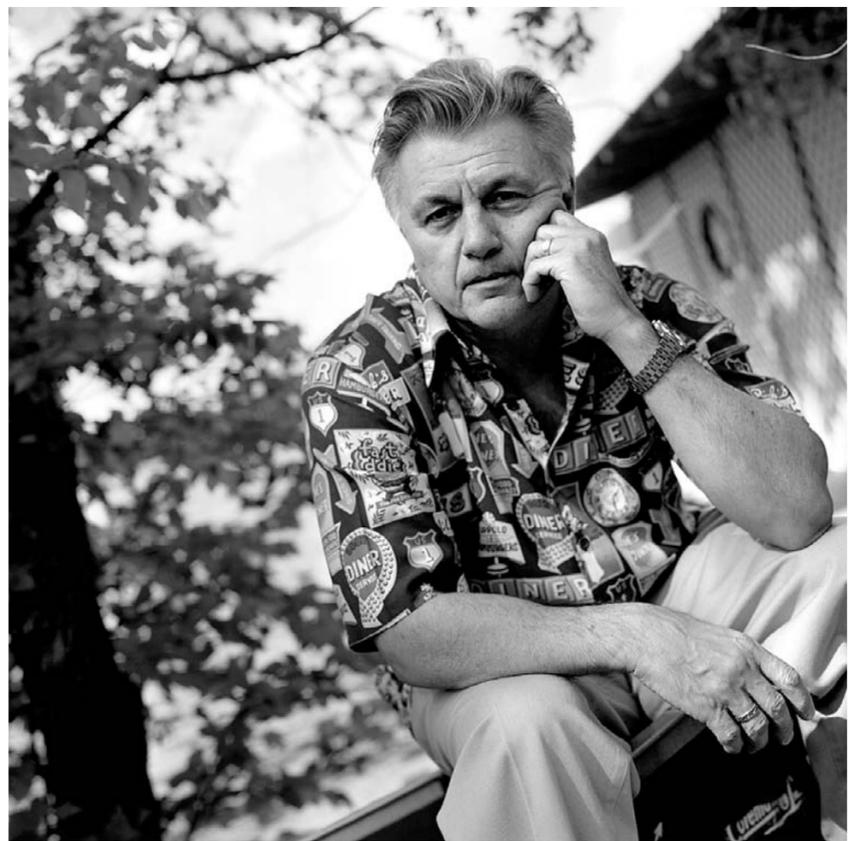
séducteur et volage. Mais par l'écho très personnel que livre l'écrivain de son propre parcours. Comme une formulation cathartique de sa douleur.

Les lecteurs d'Irving ne seront pas surpris par la donnée initiale, la carence du père étant l'une des constantes de son invention romanesque. T.S. Garp, fils d'une féministe qui enseignait le catch, n'avait pas connu son père (*Le Monde selon Garp*), comme Homer Wells, l'orphelin préféré du docteur Larch (*L'Œuvre de Dieu, la part du diable*) ou Owen Meany, avorton surnaturel puisque né sans conception (*Une prière pour Owen*)... Mais là où ce manque projetait le héros dans une atmosphère tragico-comique, d'une invention débridée, il ne reste plus guère qu'une fugue et variations sur la trace, la mémoire et le temps, le fugitif et l'indélébile. Comme une partition ample et tonitruante – est-ce si anodin que William l'impénitent joue de tous les registres des grandes orgues sur sa route ? Comme une peau qui ne serait comblée que par l'art et l'encre sans repentir des tatoueurs...

## « Méfie-toi des commencements »

L'un de ses professeurs, Mr Ramsey, décisif dans sa vocation de comédien, met en garde le jeune Jack, citant Ovide : « *Principiis obsta* » – « Méfie-toi des commencements ! » Aucun souci de cet ordre pour Irving, qui entame son récit au long cours – 39 chapitres et 850

**John Irving en 2001.**  
MIKE PERSSON/  
CAMERAPRESS/GAMMA



pages pour une aventure feuilletonesque qui s'étire sur trente-cinq ans – avec la virtuosité qu'on lui connaît. En compagnie de sa mère Alice, fille de tatoueur et tatoueuse elle-même (son nom d'« aiguille » est « Fleur de persévérance »), le petit Jack s'apprête à entrer dans un établissement pour jeunes filles de Toronto, Sainte-Hilda, où il sera la proie des « grandes » qui joueront avec l'enfant – il a 4 ans à son arrivée et celle qui deviendra sa plus fidèle amie, Emma, a près du triple de son âge – au terme d'un périple à travers la Scandina-

vie, Oslo, Copenhague, Helsinki, Amsterdam bientôt, et le monde interlope des prostituées, des bars louches, des hôtels sordides et des matelots avinés.

On hésite entre Irving et Dickens. Ces tribulations – comme celles qui conduiront ensuite Jack Burns, devenu acteur, jusqu'à Hollywood et la consécration suprême lors d'une mémorable cérémonie de remise des Oscars – ont certes l'invention stupéfiante qui fait la marque d'Irving (la galerie des camarades de classe de Jack est désopilante, comme celle des professeurs du lieu) mais c'est

la tonalité mélodramatique qui l'emporte pourtant. Comme si la nécessité d'incarner tant de rôles – dans la vie réelle comme sur les planches, où les choix de Miss Wurtz le condamnent, délicatesse des traits oblige, aux rôles travestis – était moins un jeu qu'une douleur. Celle qui précède l'accouchement de soi.

Reste que le retournement final rend plus subtil encore le motif de la quête (moins celle d'Alice, finalement apaisée dans les bras de Mrs Oaster, la mère d'Emma, que celle, ontologique, du fils) quand le père réparaît, pas moins soucieux de ce fils perdu que Jack d'un géniteur évanescant. En fait, l'enfant qui « dort au milieu des aiguilles », prêt à toutes les réorientations, paré pour toutes les piqûres, est d'abord un rêveur bercé par des dessins, « enfant sur un lit de cœurs et de fleurs, de vaisseaux toutes voiles dehors, de filles à demi nues portant jupettes de paille », tandis que sa mère manie les encres et illustre la peau des autres, inscrivant la mémoire d'autres rêves sur ce parchemin souple et chaud. « Couché dans les serpents et les ancres, dans les tombes du matelot, les roses de Jéricho et la vision maternelle de la Ruine de l'Homme » – le jeu, l'alcool et la femme –, Jack s'est réfugié dans un merveilleux historié qui reste un refuge quand les agressions du monde adulte compromettent son fragile équilibre.

Loin du burlesque de ses premiers romans, Irving livre là le récit d'une quête tourmentée où le lecteur est le seul mentor, impuissant mais compassionnel, de ce nouveau Télémaque. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## « Un manque qu'il ne fallait pas combler »

Un autre homme : voilà ce que semble être devenu John Irving, depuis sa dernière apparition en France. Toujours mince, tendu, concentré, mais libéré d'un fardeau, comme s'il avait enfin repoussé une grosse dalle pressée sur sa poitrine. L'écrivain réservé, presque lisse à force d'être parfaitement « pro », celui qui débitait les mêmes discours emboîtés comme des rails de chemin de fer à tous les journalistes, a baissé la garde. Et c'est l'écriture de son dernier livre, très autobiographique, qui a opéré cette transformation.

Car certains des tourments qui jalonnent l'histoire de Jack Burns, le personnage central de son treizième roman, sont aussi ceux qu'il a connus, étant enfant : un père enfui, dont sa mère ne lui parlait jamais et des abus sexuels de

la part d'une femme adulte, quand lui n'était pas encore pubère. « *Pendant des années, j'ai dit que je me moquais de savoir qui était mon père. J'aurais pu le retrouver, avant qu'il ne meure (il avait été pilote dans l'armée de l'air, je connaissais même son grade) et je ne l'ai pas fait – en réalité, je me conformais au silence imposé par ma mère.* »

## « Choisir ses obsessions »

Installé sur le bord d'un sofa, dans sa suite de l'hôtel Meurice, l'auteur du *Monde selon Garp* reçoit en chaussures et pantalon de sport. « *Mon enfance et mon adolescence, je les ai cachées sous l'action. L'écriture a été un exutoire, l'endroit où j'enfouissais ma colère. Ça et le sport (la lutte), que j'ai pratiqué jusqu'à l'épuisement. Je n'ai arrêté la compéti-*

*tion qu'à l'âge de 34 ans. Je faisais des efforts surhumains pour ne pas prendre un gramme, je ne mangeais plus rien, je me levais la nuit pour me peser : j'étais à la limite de l'anorexie.* » Pendant ce temps, l'histoire de sa vie est mise « à distance ».

Resté sportif, John Irving ne cache pas son caractère obsessionnel mais revendique de « pouvoir choisir ses obsessions ». L'écriture en est une, exténuante : « *Je me tue à cela. Quelque chose me pousse vers la narration. Ce n'est pas d'ordre intellectuel, mais émotionnel ou compulsif. En tout cas, cela m'est aussi nécessaire que de manger ou de dormir – d'autant que je ne mange ni ne dors beaucoup.* » Elevé par un beau-père qu'il adorait et qui lui a donné son nom, l'écrivain dit s'être trouvé, toute

sa vie, des « pères de substitution », parmi lesquels un écrivain comme Kurt Vonnegut. Une chance dont il a privé son personnage. Jack Burns ne rencontrera jamais l'homme plus âgé qui l'aurait aidé à y voir clair dans ses pulsions, à grandir. « *C'est normal : j'ai construit ce livre sur un trou, un manque qu'il ne fallait pas combler.* » Lui, en revanche, s'est senti plus léger : « *Je ne serai plus jamais obligé d'écrire sur des parents absents ou des abus sexuels, comme je l'ai souvent fait,* explique-t-il. *Cela ne disparaîtra peut-être pas de mon travail, mais je suis content que ça soit sorti de cette manière. Je me sens toujours très satisfait d'avoir terminé un livre, mais encore bien plus d'avoir achevé celui-ci, que j'ai mis sept ans à écrire.* » ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## José Carlos Llop, une étrange enquête sur les ombres du passé Décomposition du monde

**LE MESSAGER D'ALGER (El Mensajero de Argel)**  
de José Carlos Llop

Traduit de l'espagnol  
par Edmond Raillard,  
éd. Jacqueline Chambon,  
188 p., 18 €.

Un homme, la quarantaine, divorcé sans enfant, vivote dans une ville maritime d'Europe qui pourrait tout aussi bien se trouver ailleurs, en animant une fois par semaine une émission de radio où il fait parler des vieillards. Cette émis-

sion que personne n'écoute s'appelle *La Morgue*. Autour de lui, dans cette ville où il fait jour quand il semble faire nuit et où la nuit ressemble au jour, règne une instabilité permanente. Des bombes explosent sans que l'on sache pourquoi, sans même que l'on en sache le nombre exact, seul un site Internet, Findumonde.com, en parle de la façon la plus factuelle. Comme si le monde se décomposait dans le désintéret général.

Mais tout comme dans son roman précédent, *Parle-moi du troisième homme* (chez le même éditeur), José Carlos Llop plonge son lecteur dans les ombres du passé, plus que dans ce présent inquiétant et sinistre. Le passé de ces « cadavres ambulants » qui passent dans son émission, mais aussi et surtout le sien, dont il ne garde en mémoire que des fragments. La mémoire de ses amis d'enfance et de vacances, la mémoire de ses parents vaguement hippies, la mémoire de leurs amis qui vivaient avec eux en communauté. La mémoire de grands-parents stricts et peu affectueux qui l'ont recueilli

quand ses parents l'ont abandonné pour aller ailleurs, chacun de son côté.

Presque par hasard, presque sans le vouloir, le narrateur mène l'enquête pour reconstituer sa mémoire, retrouver un père disparu, reconstituer la vie du grand-père. Une enquête qui le mènera à un vide glacial semblable à celui qui recueillit la dépouille momifiée d'un homme assassiné il y a quelque 5 300 ans dans un glacier des Alpes. Il a pour cela un guide, un homme en qui il a cru reconnaître un visiteur de sa grand-mère, celui qu'elle appelait « le messager d'Alger », un homme mystérieux et peu sympathique qui joue avec lui et les autres.

Mais cette histoire étrange et cruelle vaut aussi par le style de son auteur – et de son traducteur, Edmond Raillard. Une langue simple, fluide, nette comme une arête de glacier, lie avec élégance les chapitres les uns aux autres pour échafauder une construction aussi « froide et calculée » que « n'importe quelle réaction » du grand-père. ■

MARTINE SILBER

## Amos Oz, un conte pour mieux se glisser dans la peau d'autrui Ceci n'est pas qu'une histoire

**SOUDAIN DANS LA FORÊT PROFONDE (Pitom Be-Omek Ha-Yaar)**  
de Amos Oz

Traduit de l'hébreu  
par Sylvie Cohen,  
Gallimard, « Du monde entier »,  
118 p., 12,50 €.

C'est en plein cœur du Néguev, dans un bureau couvert de livres et de dictionnaires, qu'Amos Oz travaille : « *Je pêche prudemment avec la pincette une minuscule molécule de texte que j'élève à contre-jour pour l'examiner à mon aise, je la tourne et la retourne, je la lime et la polis un peu, puis je la replace à la lumière pour l'inspecter encore.* » Écrivait-il dans son magistral roman-autobiographie de *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Gallimard, 2004. Tel un géologue, Amos Oz n'a de cesse de fouiller et creuser les profondeurs de la langue pour en rapporter des trésors cachés. Trésors de la Bible et du Talmud, trésors hérités d'Agnon et de Tchekhov, trésors légués par son institutrice, « maîtresse Zeldà ».

Et c'est avec tous ces trésors, et avec une précision d'orfèvre – chaque mot est pesé, chaque phrase compte – qu'il a encore composé ce superbe conte qu'est *Soudain dans la forêt profonde*.

## « Parlez et parlez encore »

Dédié à ses « merveilleux petits-enfants », ce texte est une grande leçon. Littéraire, mais aussi de tolérance et d'humilité. Dans un village isolé, cerné de montagnes et de forêts, les animaux sont étonnamment absents. Quand le jeune Matti tente de savoir pourquoi, son père lui fait cette réponse : « *Il s'est passé (...) des choses dont il n'y a pas de quoi être fier. Mais nous ne sommes pas tous responsables (...). Et puis, qui es-tu pour nous juger ? (...) D'ailleurs, qui t'a parlé des animaux ? Ils ont peut-être existé. Ou peut-être pas. C'était il y a si longtemps.* » Evidemment, piqué par la curiosité, Matti bravera l'interdit et se rendra dans la forêt profonde pour tenter d'élucider ce mystère.

Dès lors, Amos Oz s'interroge et interroge le lecteur : peut-on rester dans l'ignorance ? Préférer

l'oubli à la vérité ? Et comment faire face aux sarcasmes des sceptiques ? Nehi, le démon de la montagne, proposera cette réponse aux deux enfants : « *Parlez aux insulteurs, aux agresseurs, à ceux qui éprouvent un malin plaisir à faire souffrir autrui. Parlez à tous ceux qui seront disposés à vous écouter. Allez trouver également ceux qui se moqueront de vous, qui vous condamneront ou vous mépriseront. Parlez et parlez encore, sans vous décourager.* »

Amos Oz, lui, se garde bien de donner une réponse, d'autant qu'il sait que les sceptiques justement s'abriteront derrière un facile et méprisant « ce n'est qu'une histoire ». Tout juste suggère-t-il, tout comme il l'avait fait dans *Comment guérir un fanatique* (Gallimard, « Arcades », 88 p., 8,50 €) et avec son sens fameux de la digression et de l'humour, qu'avant de juger, il faut observer, tenter de comprendre, et, pour cela, « se glisser dans la peau d'autrui ». ■

EMILIE GRANGERAY

Signalons la reprise de *Ailleurs, peut-être*, « Folio » n° 4422.

**LÉONARDO PADURA**  
rencontre à la librairie  
**Compagnie**  
le jeudi 12 octobre à 18h.  
à l'occasion de la parution de  
**Les brumes du passé**  
(Ed. Métailié)  
58, rue des Écoles, Paris 5<sup>e</sup>  
tél. 01 43 26 45 36

Une plongée déstabilisante dans le Cambodge d'avant le génocide

# Pire qu'un loup pour l'homme

François Bizot instille le pessimisme avec art et patience. Dans ce roman, qui n'a de policier que le subterfuge littéraire, l'auteur du *Portail* (1) – sa vision de la tragédie subie par le Cambodge sous le régime des Khmers rouges (1975-1979), dont il fut le prisonnier – démontre qu'il n'est pas près de lâcher l'os que le destin lui a donné à ronger. L'homme n'est pas un loup pour l'homme ; il est pire. Ou encore, comme le dit l'un de ses personnages du *Saut du varan* : « Scientifiquement, l'humanité, c'est une erreur. » On reconnaît là, mal masqué, l'auteur d'une réflexion majeure car dérangeante tournant autour de la notion de « crime contre l'humanité ».

Le *Saut du varan* se situe au Cambodge en 1970, et dès cette précision énoncée il faut la relativiser. Il se situe également en 2513 – de l'ère bouddhique – et en 1332 – de la « Petite Ere », une périodisation en vigueur chez les tribus du

pays aux croyances animistes moins codifiées que dans les grandes religions du Texte.

S'il faut lever un peu brusquement un coin du rideau sur l'énigme de départ, le chargé d'affaires à l'ambassade de France à Phnom Penh, depuis le jour où il a violé sa domestique cambodgienne, le 20 avril 1970, ne sait plus « comment surmonter sa crainte ni sa honte ». Ce qui se conçoit.

L'affaire se complique quand la victime est retrouvée morte, dénudée et le ventre ouvert, dans le nord du pays, près de la Conservation d'Angkor, ce lieu magique où les archéologues français ont arraché à la forêt tropicale une folie architecturale vieille d'un millénaire – et où Bizot sert en ethnologue post-colonial. Entre-temps, le chef de l'Etat, Norodom Sihanouk, héritier de la tradition monarchique cambodgienne, a été renversé par le général Lon Nol, une marionnette des Etats-Unis de Richard Nixon et Henry Kissinger.

Le branle-bas de combat diplomatique et policier qui s'ensuit jette dans la touffeur de la jungle aux mille pièges mortels un flic et un ethnologue dont il serait difficile de croire qu'ils ne sont pas, à eux deux, le spectre schizophrénique sous lequel l'auteur s'imaginerait.

Commence un voyage évidemment initiatique qui conduit les deux protagonistes principaux à travers l'univers des génies bien ou malfaisants, d'une faune dangereuse et de pratiques rituelles violentes et séculaires. La toile de fond est fournie par le jeu d'influences sur l'échiquier militaire qu'est devenu le petit royaume des anciens maîtres angkoriens entre communistes locaux, communistes vietnamiens voisins, et Etats-Unis.

## « Pays caché »

La science que Bizot a amassée sur ce pays et ses cultures protéiformes est telle qu'elle encombre parfois le récit, dans lequel on n'entre vraiment qu'au bout d'une centaine de pages. Après quoi, la forêt absorbe le lecteur, et le pire n'étonne plus : il est tout simplement là. L'auteur narre parfois comme un cinéaste qui aurait voulu faire des *Aventuriers de l'Arche perdue* une œuvre pédagogique, au demeure

rant peu flatteuse pour les commis de l'Etat français. Le « pays caché », la « ville de la forêt », exsudent un exotisme déstabilisant à dessein, trop fort pour laisser indifférent le plus rétif à l'exotisme. Quand elles ne sont pas assassinées, les femmes sont belles, et ce n'est pas de leur faute. Idem pour la forêt. Bizot, prudemment, s'abstient d'expliquer cette comparaison.

Le varan – un très gros lézard – saute sur place et se fait prendre à l'atterrissage. Bizot, lui, se fait un malin plaisir à plonger le lecteur dans une noirceur d'un vert épais, bourré de senteurs moites des tropiques et de moissure bureaucratique française. L'actualité de sa rêverie très personnelle que ne réfrène aucun tabou, jusqu'à friser le mauvais goût, est pourtant tout sauf exotique. Le procès des Khmers rouges se prépare aujourd'hui dans un pays qui n'a pas exorcisé le varan. Et Norodom Sihanouk, toujours en vie, entend bien y régler ses comptes, à cette occasion, avec un certain 18 mars 1970, lors duquel le lézard cambodgien entama son saut vers l'enfer. ■

FRANCIS DERON

(1) *La Table ronde*, 2000 et « Folio » n° 3606, préface de John Le Carré.

## Une fable philosophique sur l'amour et le couple Passion initiatique

SEUL CE QUI BRÛLE  
de Christiane Singer.

Albin Michel, 160 p., 14,50 €.

Si la mort met fin à nos malheurs, elle peut paraître une félicité. Le pire est sans doute de « désirer la mort et ne la pouvoir avoir ». Le pire châtimeur n'est donc pas de donner la mort, mais « *ung tourment continuel si grand, qu'il la fait désirer, et si petit, qu'il ne la peut avancer* ».

Cette sentence empruntée à l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre dessine la ligne de crête sur laquelle Christiane Singer se déplace, réinventant le sort de la dame allemande dont Bernage de Sivray rapporte la troublante rencontre lors de la quatrième journée du recueil. Comme dans les contes anciens, c'est l'irruption d'un visiteur inattendu dans un manoir scellé comme un secret qui rompt le maléfice. Géolier de sa propre plaie, Sigismund d'Ehrenburg tient recluse, rasée et murée dans la nuit anticipée du tombeau, son épouse Albe, qu'il a surprise dans les bras d'un page. L'enfant fut sacrifié dans le lit qu'il profanait, mais l'épouse connut un sort plus dur encore, vouée à ce « *tourment perpétuel* » qui est le sort des damnés.

L'arrivée inopinée de Bernage, qui assiste au sombre cérémonial du repas où la fautive boit dans le crâne du page, transformé en coupe d'amertume, lève le funeste enchantement. Celle dont la « *grâce meurtrière* » charmait le diplomate quand elle n'était que jouvencelle, n'est pas même une victime, mais le glaiive justicier, « *épée droite dans le fourreau noir de sa robe* ».

Là où Marguerite de Navarre résolvait le drame par la rémission du supplice, Christiane Singer creuse la psychologie des deux protagonistes dont elle croise les voix. Interrogeant le mystère de la beauté, elle écaille, puis défait la carapace qui étouffe l'époux, jusqu'à l'abandonner à la houle du corps féminin, reconquis ; elle confesse surtout le parcours d'Albe, anéantie et soudain recrachée par la bouche d'ombre, victorieuse de la véhémence qui la menaçait, sauvée par ses rêves. Le désastre annoncé se résout en apothéose, par ce « *paroxysme tumultueux* » qui unit l'âme à Dieu comme l'homme à la femme. « *La même jubilation des mondes* ». La leçon de la nourrice d'Albe est celle du Salut.

Une fable claire et tranchante, justement édifiante. ■

PH.-J. C.

## Quand le destin d'un peintre mystérieux est prétexte à une surprenante fresque sur les Années folles Spéculations autour d'un tableau inconnu

SWING  
de Jean-Yves Chaperon.

Ed. Anne Carrière, 350 p., 18,50 €.

Le 9 septembre 2003, Stanley Eubanks assiste à Paris à un vernissage qui n'aurait pas eu lieu sans lui. En effet, un an plus tôt, dans le grenier de sa maison de Philadelphie, il a découvert un tableau représentant un orchestre et des danseurs, que les experts attribuèrent à Joseph Gagnault, peintre français né en 1888, mort à 34 ans, et qui ne peignit qu'une douzaine de tableaux entre 1912 et 1914. Sur la toile trouvée par Eubanks, on lit « *Joseph Gagnault n'est pas un peintre* », phrase troublante, sibylline. Message qui reste indéchiffrable, clin d'œil au tableau « *Ceci n'est pas une pipe* » de Magritte, farce ? Des suppositions, pas de certitu-

de. Il est vrai que ce Gagnault est un personnage curieux : on sait peu de choses sur sa vie, commencée à l'Assistance publique, sinon qu'il fit la guerre, séjourna vraisemblablement un temps aux Etats-Unis, avait pour compagne Eva, une jeune Russe, elle-même peintre, qui essaya vainement, en août 1914, d'en faire un déserteur. Après la guerre, il eut pour maîtresse Cléanne, une jolie Antillaise. En 1922, Eva le tue de trois coups de revolver et égorge Cléanne.

## Autisme pictural

Blessé en Picardie juste avant l'armistice, Gagnault avait renoncé à son art, « *incapable de concevoir une autre image que celle du sang, de la boue et de la mort* ». Sans doute pour compenser cet « *autisme pictural* », il était devenu un trompettiste apprécié des cabarets parisiens, célèbre dans le Tout-Paris

de l'après-guerre, et cependant secret, « *loin des extravagances publiques des artistes de l'époque* ».

Ceux et celles qui l'approchaient ne saisissaient qu'une part du personnage, qui reste aussi mystérieux que la toile de Philadelphie, dont on apprend bientôt qu'elle date de bien des années après la fin de sa carrière de peintre... Plus étrange : internée dans un asile, Eva, muette pendant les trente-cinq années qu'il lui restait à vivre – elle mourut en 1957 –, s'occupait à dessiner. Parmi ses dessins, on peut reconnaître le tableau. Or celui-ci ne sera connu qu'en 2002.

La vie de Gagnault, la guerre de 1914, le Paris des Années folles, un tableau qu'une phrase rend mystérieux et un double assassinat, il y a là de quoi écrire un roman. Jean-Yves Chaperon n'y manque pas, mais, sans perdre le fil du récit centré sur Gai-

gnault, il élargit son propos en une fresque assez prodigieuse faite de scènes qui nous font assister à un match de boxe en compagnie de Jack London, à la découverte des rythmes de l'Original Dixieland Jazz Band dans les tranchées de 1917, au succès et à la mort de Caruso, le ténor adulé dans toute l'Europe, au premier enregistrement parisien de Sidney Bechet. On aperçoit Tzara dans un café, griffonnant sur un coin de table « *comme toute chose dans la vie, Dada est inutile* », Mistinguett et Maurice Chevalier dans un cabaret où règne le jazz, et on voyage, de 1903 à 2003, en s'arrêtant à de petits et grands événements, de New York à Montmartre, de Boston à Sorrente. De style comme de construction, c'est là une réussite assez rare pour un premier roman passionnant et surprenant d'une page à l'autre. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

## Chloé Delaume dans la gueule de « l'ogre télévision » De l'autre côté de l'écran

J'HABITE DANS  
LA TÉLÉVISION  
de Chloé Delaume.

Verticales/Phase deux,  
168 p., 14,50 €.

C'est l'une des voix les plus originales de la littérature française. Des *Mouffettes d'Atropos* (« Folio » n° 3915) au *Cri du sablier* (« Folio » n° 3914, prix Décembre 2001), Chloé Delaume – son pseudonyme, un hommage conjoint à Vian et Artaud – a toujours poussé très loin ses investigations dans le territoire de l'auto-fiction. Et ce même s'il s'agissait moins de donner à lire ses états d'âme que de jongler avec les mots, multipliant pirouettes et inserts narquois. Ce qu'elle a toujours fait, avec talent.

Pourtant, avec *J'habite dans la télévision*, Chloé Delaume s'est un peu perdue. Peut-être parce qu'elle hésite entre les genres – ce n'est ni un essai ni ce qu'elle sait si bien faire, retricoter son passé avec des mots triturés à l'infini. Dans *Certainement pas* (Verticales, 2004), l'on trouvait déjà les prémices de sa critique à l'égard de l'ogre

qu'est la télévision : « *Ce bref insert aura au moins le mérite de dédommager la poignée d'égarés qui a ouvert ce livre dans l'espoir d'être happée par cet étourdissant tourbillon qui répond chez ces adorateurs du divertissement culturel à l'appellation d'"histoire". Ces derniers sont donc invités, après avoir selon les termes ayant cours "au moins appris quelque chose", à allumer leur poste de télévision au plus vite.* »

## 1 451 heures d'exposition

C'est désormais chose faite. Puisque c'est tout le sujet et l'objet de son nouveau livre : Chloé Delaume a décidé d'habiter dans la télévision, et de mener l'enquête. Les résultats sont malheureusement connus : quand on se souvient des déclarations plus vraies que nature du PDG de TF1, Patrick Le Lay, sur la nécessité de « *vendre du temps de cerveau humain disponible* » à la publicité ; quand on se souvient de celles, non moins véridiques et pourtant édifiantes, d'Eve Angeli (dans « *La Ferme célebrités* », toujours sur TF1) : « *Tu sais, moi, je connais quel-*

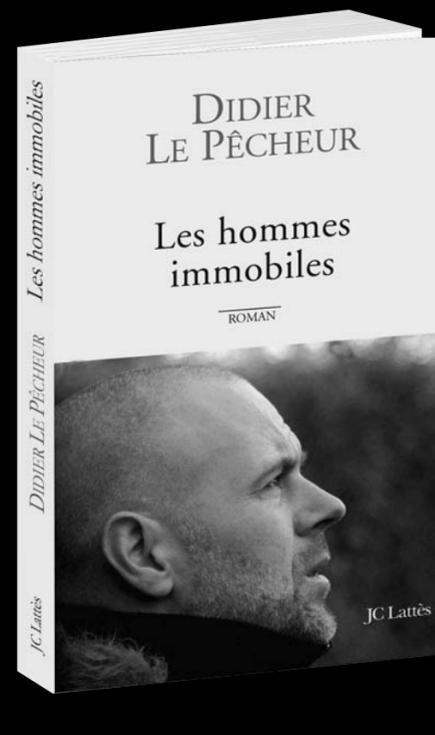
*son plein gré* », on ne peut que croire que le sujet, au bout de 1 451 heures d'exposition (« *radiation* ») ait constaté les modifications suivantes : prise de poids conséquente ; actes d'achat conformes aux messages diffusés, augmentation, diversification et redéfinition des besoins.

Le problème aussi – et avoué – est que Chloé Delaume finit presque par utiliser « *les mêmes termes que ceux déjà présents dans le discours qu'[elle] restitue* ». Et voilà : la « *sentinelle* » Delaume, voulant nous mettre en garde contre le méchant ogre, semble avoir perdu sa langue. En franchissant le plasma, ses mots, « *faute de souffle et de sang* », ont fini par s'éteindre.

Elle qui, avec un humour irrésistible et des collages savants, détournant, et plutôt sept fois qu'une, les citations, semble avoir oublié ce qui fait la singularité géniale de ses textes : l'intérêt est moins dans ce qui est vrai ou non que dans « *la réappropriation de l'expérience par le verbe* », le « *Qui parle à qui de quoi pourquoi où et COMMENT* ». ■

E. G.

# Didier Le Pêcheur



« Grande et petites histoires sont mariées là pour le meilleur et grâce au pire. Du travail d'orfèvre. »

Jean-Christophe Buisson, *Le Figaro Magazine*

« Ce roman ?  
Un bonheur de prose,  
porté par des personnages épatants. »

Daniel Martin, *L'Express*

JC Lattès  
www.editions-jclattes.fr

Sartre et Bourdieu disparus, c'en est peut-être fini du penseur engagé à la française. Les nouveaux mouvements contestataires se méfient des maîtres de vérité

# Intellectuels l'ère du doute

Dans une belle et bouleversante *Esquisse pour une auto-analyse* (Seuil, 2004), parue deux ans après sa mort, Pierre Bourdieu confiait qu'il s'était largement construit « contre tout ce que représentait (...) l'entreprise sartrienne », symbole de l'arrogance philosophique à l'égard des sciences sociales. Sous sa plume, pourtant, Sartre n'apparaissait pas seulement comme une figure repoussoir.

Sur les tâches de l'intellectuel, sur la fonction critique qui lui revient, par exemple, Bourdieu n'a jamais cessé de saluer le penseur existentialiste comme une sorte d'horizon indépassable : « Il n'est personne qui ait cru plus que Sartre à la mission de l'intellectuel et qui ait fait plus que lui pour apporter à ce mythe intéressé la force de la croyance sociale. Ce mythe, et Sartre lui-même, qui, dans la splendide innocence de sa générosité, en est à la fois le producteur et le produit, le créateur et la créature, je crois (par un effet, sans doute, de la même innocence), qu'il faut le défendre à tout prix, envers et contre tous. »

**BOURDIEU/  
RANCIÈRE.**  
**La politique  
entre  
sociologie et  
philosophie,**  
de Charlotte  
Nordmann.

Ed. Amsterdam,  
198 p., 17 €.

A relire ces lignes aujourd'hui, on mesure l'ampleur du chemin parcouru. C'en est bel et bien fini de cette « splendide innocence » qu'avaient effectivement en commun les intellectuels « engagés » de la séquence Sartre-Bourdieu. Par-delà leurs divergences, ils partageaient une certaine conception de la division des tâches, entre ceux qui subissent l'oppression, d'un côté, et ceux qui en dévoilent la vérité, de l'autre : « par cette claire distribution et délimitation des rôles, Bourdieu s'enfermait dans les frontières qu'il traçait lui-même (...) entre sociologie et doxa. Il restait ainsi prisonnier de la vieille opposition entre le savant et le politique, (...) entre le magistère hautain et la fausse humilité au service du peuple. Dans l'un et l'autre cas, l'intellectuel se place au-dessus ou au-dessous, jamais de plain-pied avec la multitude des "incompétents" qui sont pourtant, au quotidien, les acteurs d'une politique de l'opprimé », écrit ainsi Daniel Bensaïd en ouverture d'un récent numéro de la revue *Contretemps* (« Clercs et chiens de garde », n° 15, éd. Textuel, 19 €).

Encore Bensaïd s'inscrit-il lui aussi dans une tradition où la libération des « opprimés » ne se conçoit guère sans l'intervention d'une avant-garde éclairée. Or c'est très précisément ce que tendent à refuser, désormais, les acteurs des nouveaux mouvements, épars et fragiles, que l'on rassemble sous l'étiquette d'« altermondialisme ». Quel que soit l'objet de leur combat, ceux-là éprouvent souvent une méfiance instinctive à l'égard de toute position théorique surplombante. A leurs yeux, les « dominés » n'ont aucune leçon à recevoir ; ils sont parfaitement capables d'inventer par eux-mêmes les instruments de leur émancipation.

Ce congé donné à l'intellectuel-phare, à la fois prophète et maître à penser, se repère aisément chez de jeunes auteurs en quête de radicalité, qui

n'hésitent plus à bousculer leurs aînés. L'ouvrage de Charlotte Nordmann, intitulé *Bourdieu/Rancière. La politique entre sociologie et philosophie*, en atteste : cette philosophe de 28 ans y pose à nouveaux frais la question de l'émancipation, en proposant de « défaire la figure et l'autorité de l'"intellectuel" ».

Précis et incisif, son essai peut se lire comme une introduction impitoyable aux travaux de Pierre Bourdieu : « la configuration historique dans laquelle ces analyses ont été élaborées n'est plus la nôtre », prévient vite la jeune enseignante, dont l'écriture manifeste un double sentiment de gratitude et de déception à l'égard de l'héritage bourdieusien.

## Impuissance politique

D'un côté, elle examine les concepts mis au point par le sociologue pour comprendre l'impuissance politique des « dominés », et leur adhésion intime à l'ordre institué (« habitus », « violence symbolique », « dépossession »...) ; de l'autre, elle met en lumière les « flottements » et les « manques » d'un cadre théorique qui ne laisse d'autre choix à ces mêmes « dominés » que de « se taire » ou « d'être parlés », c'est-à-dire de demeurer silencieux ou de s'en remettre à des porte-voix, sociologues de préférence : « pourquoi dénoncer inlassablement la monopolisation de la compétence politique, si c'est pour la reconstituer, à travers la (ré)investiture de l'intellectuel critique ? », demande-t-elle.

Afin d'envisager les voies d'un discours autonome porté par les « opprimés », Charlotte Nord-

mann se réfère alors à la position « pragmatique » de Jacques Rancière. Ainsi reprend-elle à son compte les objections adressées par le philosophe aux thèses de Bourdieu, qui aboutiraient seulement à une « critique radicale d'une situation radicalement immuable », tout en préservant soigneusement le statut privilégié des « savants ».

Puisant également dans les réflexions de Rancière sur « la parole de ceux qui n'ont pas légitimité à parler », elle plaide pour une démarche attentive à la pluralité des rapports de pouvoir comme à l'émergence de nouveaux foyers de contre-expertise, dans le sillage des luttes sociales contemporaines. Pour briser le cercle de fer de la domination, dit-elle, il faut prendre en compte ces formes inédites de partage du savoir, et faire droit à « la puissance d'émancipation de la parole ».

*Le Pouvoir des mots : politique du performatif*, tel était le titre d'un essai signé par la féministe américaine Judith Butler, dont Charlotte Nordmann a assuré la traduction en français (éd. Amsterdam, 2004). Convoquant également James C. Scott et Jacques Derrida, la jeune philosophe tente comme elle peut de tracer les contours d'une autre politique, propre aux « dominés », dans l'entre-deux du déterminisme sociologique (Bourdieu) et de l'idéalisme philosophique (Rancière). Sans prétendre apporter de solutions définitives : « il s'agit plutôt de mettre en branle une oscillation, un vacillement, une inquiétude qui est peut-être la seule attitude à adopter ici » ■

JEAN BIRNBAUM



## « Les mutants de la gauche extrême »

**COURS VITE CAMARADE !  
La génération 68 et le pouvoir**  
de Paul Berman.

Denoël, 278 p., 22 €.  
En librairie le 12 octobre

Le 19 août 2003, le siège de l'ONU à Bagdad était soufflé par l'explosion d'un camion piégé. Parmi les victimes se trouvaient les membres de l'équipe que Bernard Kouchner avait réunie pour une mission humanitaire, et dont plusieurs étaient déjà présents au Kosovo à la fin des années 1990. A lire Paul Berman, proche de la revue *Dissent* et figure de la nouvelle gauche américaine, c'est toute une tradition politique et intellectuelle qui s'est retrouvée enterrée sous les gravats, ce jour-là : « L'histoire de la génération de 1968 s'est certainement terminée là, à Bagdad, en août 2003 », écrit le journaliste dans *Cours vite camarade !*

Un livre singulier, à mi-chemin entre le témoignage intime et l'histoire des idées, et qui retrace l'itinéraire de quelques figures emblématiques que l'auteur nomme « les mutants de la gauche extrême ». L'angle est original : il consiste à croiser les destins respectifs des « nouveaux philoso-

phes » français et des Verts allemands depuis les années 1970, afin de décrire « l'évolution qui [a] conduit tant de gens à passer du gauchisme des années 1960 à l'acceptation et au soutien de l'intervention armée au Kosovo, l'évolution des meneurs soixante-huitards passant du gauchisme révolutionnaire à l'internationalisme libéral ».

Pour rendre compte de ces trajectoires, Berman s'appuie notamment sur des comptes rendus de débats publics : entre le philosophe André Glucksmann et l'ancien ministre allemand des affaires étrangères Joschka Fischer ; ou encore entre le député européen Daniel Cohn-Bendit et le célèbre dissident polonais Adam Michnik.

## Rendez-vous manqués

Page après page, Paul Berman présente cette improbable « Internationale soixante-huitarde », dont les membres partagent une tendresse intacte pour « l'esprit de Mai », tout en ayant rompu avec les doctrines qui enflammèrent leur jeunesse. Jadis, ceux-là avaient soutenu, parfois très concrètement, les guérillas d'Amérique latine ou les terroristes de la Fraction armée rouge. De désillusions en rendez-vous manqués, pourtant, la plupart ont tiré les leçons de l'expérience totalitaire (pensons

seulement au désastre cambodgien), pour se tourner progressivement vers un « guévarisme des droits de l'homme » façon Bernard Kouchner.

Troquant l'AK-47 pour les troussees médicales, certains considéraient désormais le fameux « droit d'ingérence » comme le meilleur instrument d'une révolution authentique, humanitaire et sans frontières : tant et si bien qu'au Kosovo, croit pouvoir affirmer l'auteur, « l'action de l'OTAN a été en quelque sorte la guerre des soixante-huitards » ! D'où le revirement opéré à l'égard du pouvoir et de ses institutions : « Peut-être le pouvoir était-il un outil qui, convenablement employé, pouvait faire un grand bien aux plus opprimés parmi les opprimés ? », s'interrogeaient ces enfants perdus de la gauche radicale.

Ironisant sur les costumes trois-pièces, « suprêmement classiques et conformistes », de Joschka Fischer, Paul Berman admet aussi que ce grand tournant générationnel a contraint les « mauvais garnements » d'hier à adopter les us et coutumes de la classe politique traditionnelle. Une conversion parfaitement résumée par Fischer lui-même : « Pour accéder à un certain pouvoir dans un parti, il faut à un moment, pas forcément mentir, mais en tout cas ne pas dire la vérité. On se tait, on laisse passer »... ■

J. Bi.

FRANÇOIS VALLEJO  
**QUEST**  
ROMAN

le vertige  
est  
là

Philippe-Jean Catinchi  
Le Monde

ÉDITIONS  
Viviane Hamy

## ZOOM



**EXTRÊMES GAUCHES : la tentation de la réforme,** de Christophe Bourseiller  
Tout à la fois comédien et écrivain, homme de

radio et enseignant à Sciences Po, Christophe Bourseiller est né à la fin des années 1950. Son père était fasciné par Staline ; sa mère milita un temps, elle, dans les rangs du courant « lambertiste » des trotskismes français. Issu d'un milieu entièrement tourné vers le spectacle en général et le théâtre en particulier, il a su, mieux que d'autres, mettre en scène les enthousiasmes et les

déchirements des militants révolutionnaires. Dans ce riche entretien avec Bertrand

Richard, Bourseiller revient d'abord sur son propre itinéraire intellectuel, avant d'analyser le devenir des gauches radicales, libertaires, communistes, altermondialistes ou encore situationnistes. Sans poids réel d'un point de vue politique, ces courants ont souvent tenu lieu de « laboratoire désordonné et foisonnant » sur le plan culturel, dit-il. Ainsi les mouvements féministes et homosexuels sont-ils nés en partie dans le giron d'une petite organisation maoïste (« Vive la révolution », alors même que la Chine « populairement » n'était pas particulièrement tolérante en la matière... Mais là encore, explique Bourseiller, le maoïsme à la française aura servi « d'incubateur

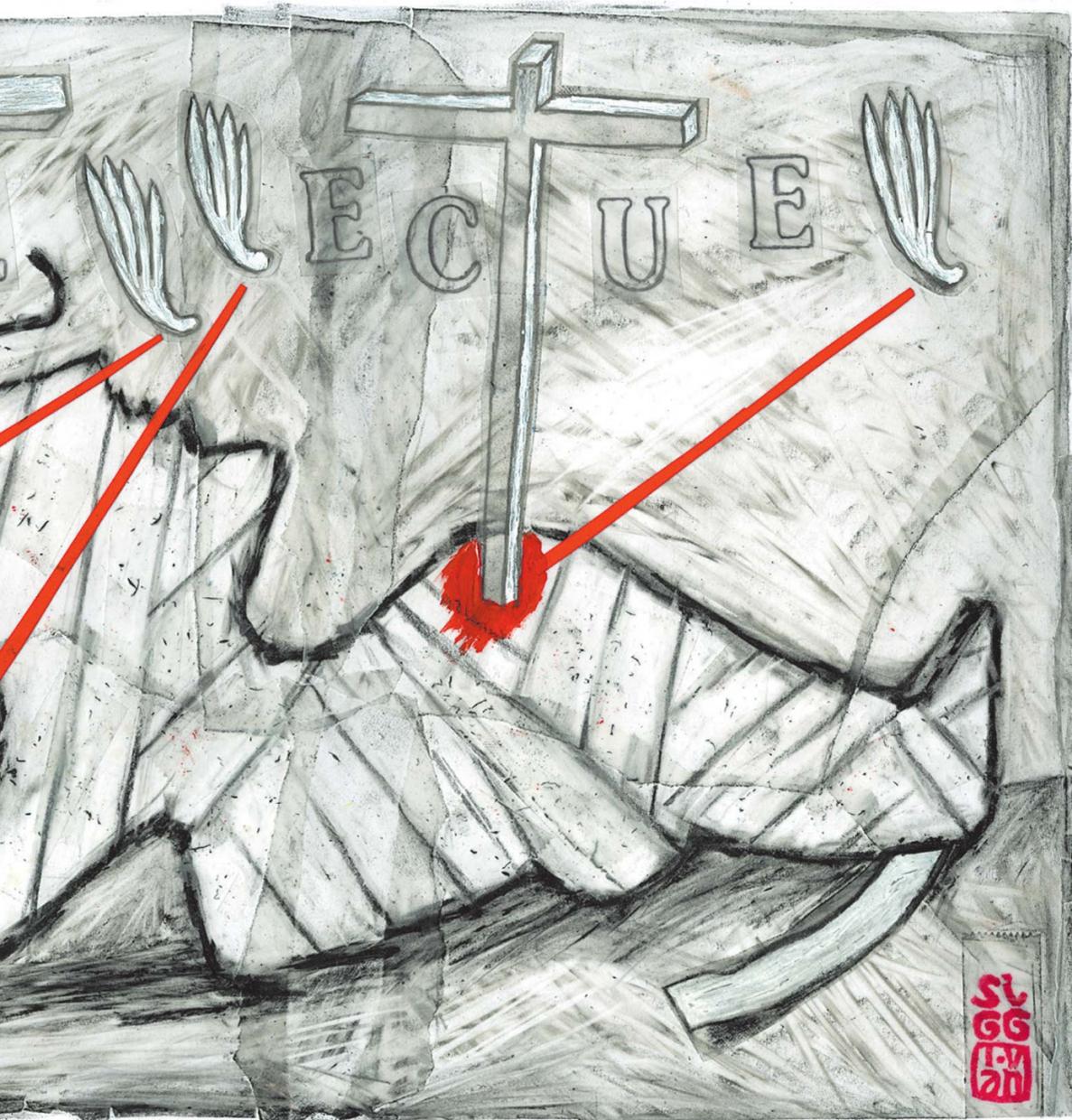
involontaire à des idées nouvelles »... J. Bi.  
Textuel, 112 p., 17 €.

**POUR JEAN-FRANÇOIS REVEL,** de Pierre Boncenne.

Le philosophe, écrivain et journaliste Jean-François Revel, disparu en mai 2006, savait que l'intelligence ne devrait pas se séparer de la lucidité. Il interpellait donc ceux qui oublient cette évidence, c'est-à-dire pas mal de monde. Comme il avait, en outre, le regard vif, la connaissance vaste et la dent dure, on lui en a beaucoup voulu. Du moins en France, et chez les gens qui font métier d'idées. Car les meilleurs esprits tiennent à leurs illusions et supportent mal qu'on souligne leurs errances. C'est ce que rappelle le livre de Pierre Boncenne, chaleureux autant que polémique. Elaboré notamment à partir de

multiples rencontres avec Revel, il évoque les principaux aspects de son singulier parcours, pour mieux démonter les ressorts d'une injustice qui finit par faire d'un grand intellectuel une sorte de célébrité ostracisée. R.-P. D.  
Plon, 346 p., 21 €.

**Signalons également Karl Mannheim. Idéologie, utopie et connaissance,** d'Anne Kupiec, (Ed. le Félin, 176 p., 18,90 €), *Pierre Bourdieu, théorie et pratique. Perspectives franco-allemandes*, sous la direction de Hans-Peter Müller et Yves Sintomer (La Découverte, 270 p., 25 €), *Nouvelles luttes de classes*, sous la direction de Jean Lojkine, Pierre Cours-Salies et Michel Vakaloulis, (PUF/Actuel Marx, 296 p., 25 €), et *L'Utopie communautaire. Mai 68 : histoire d'une révolte*, de Bernard Lacroix, PUF, 236 p., 24 €.



## « Sartre déplace sans cesse les lignes »

Jean-Pierre Barou fut, dans les années 1970, un militant actif de la mouvance maoïste. Journaliste, il participa aux aventures de la presse d'extrême gauche et à la fondation de *Libération*. Son livre, *Sartre, le temps des révoltes* (Stock, 198 p., 17 €) est le beau et juste récit de ces années, avec, au centre, la figure de l'intellectuel Jean-Paul Sartre, tellement riche, complexe et émouvante : pas d'animosité ni de rodomontades, encore moins de ressentiment, mais une discrète nostalgie. Il a répondu à nos questions.

### Quelle est, selon vous, la singularité de l'intellectuel sartrien ?

La singularité de Sartre, c'est d'être ce qu'il dit de Descartes : « un penseur à explosion ». Il déplace sans cesse les lignes, au point de donner le tournis à ses spécialistes. L'intellectuel des années 1960, compagnon de route du Parti communiste, déplore la passivité des masses. Celui d'après Mai 68 rompt avec le PC, se réjouit des grèves sauvages de l'époque, activées par les maos, et les unit à son Flaubert : « *Mes recherches sur Flaubert et les mouvements sociaux se confondent.* » Flaubert ? C'est chacun de nous, empêtré dans notre enfance, notre éducation, c'est la « *liberté aliénée* ». Les séquestrations de patrons, c'est la « *liberté souveraine* ». Ce Sartre gêne toujours. Vingt-six ans après sa mort, il manque un tome à ses œuvres complètes, un *Situations XI*, avec les textes poignants de ces années-là, quand il lance en pensant aux jeunes taulards : « *Nous ne sommes des honnêtes gens que parce que nous nous sommes résignés* », quand il refuse une Europe « *sans rapport avec l'Europe des travailleurs* », quand il s'improvise procureur d'un tribunal populaire à Lens, refusant la fatalité après la mort de seize mineurs. Ce Sartre fait

défait : il nous rappellerait à la « légitimité » des révoltes face à une « légalité » dévorante. A quand un tribunal populaire, à Condé-sur-Noireau, dédié aux cent mille victimes de l'amiante ?

### A la fin de votre livre, vous parlez du dernier Sartre, celui des entretiens avec Benny Lévy, le Sartre religieux. Quelle est la conséquence de cette présence de la dimension spirituelle dans l'engagement politique d'un intellectuel comme Sartre ?

Il ne s'agit en aucun cas d'une conversion de Sartre à une religion, mais bien d'emprunts au religieux alors qu'il bâtit « une troisième morale ». Avec Benny Lévy, qui lui prête ses yeux – Sartre est aveugle –, il remonte aux sources du pouvoir moderne : le « *toupolitique* » s'est révélé une impasse, notamment après l'attentat de Munich, que les maos ont condamné, mais pas Sartre à l'époque. Aussi étudiant-ils la Révolution française, lisent le *Mémorial de Sainte-Hélène*, puis passent aux hérésies, à ce qui résiste aux pouvoirs, hors du champ politique, s'intéressent notamment à la philosophie cathare de René Nelli. Mais l'idée de révolution persiste. Ils relisent Levinas. Avec lui, ils abordent cette Cité des Justes chère au judaïsme, cette « *fin morale* » que Sartre traduit ainsi : « le commencement de l'existence des hommes les uns pour les autres ». Sartre unit la « *conscience libre* » de ses trente-cinq ans avec la contrainte que représente cette finalité. Cette contrainte est offerte à ma liberté, je peux en faire ou pas mon affaire. L'enfer, ce n'est plus les autres. En plaidant pour l'« *unité des consciences* », il transcende l'histoire, déplace l'engagement sur le terrain de l'éthique, mais une éthique sans codes, sans dik-tats, comme le début d'une nouvelle aventure. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR P. K.

## Cherche révolutions désespérément

Les Français ont longtemps passé pour des animaux politiques. Le grand séisme de 1789 les avait installés au cœur de l'histoire moderne. Le XIX<sup>e</sup> siècle les a vus plus d'une fois, créateurs héroïques et rebelles téméraires, se lancer à l'assaut du ciel. Des Trois Glorieuses à la Commune de Paris, sans oublier la révolution de 1848, ce peuple n'a cessé de s'insurger. Ce n'est pas sans motif que Marx, Engels, et Lénine à leur suite, considéraient les têtes françaises, même un peu brûlées, comme des repères pour les grands soirs à venir.

À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la situation était tout autre. L'histoire aidant, on constatait que construire un homme nouveau ou casser en deux l'histoire du monde n'étaient pas de douces utopies, capables de mobiliser les énergies enthousiastes, mais bien des idées meurtrières. La révolution, prolétarienne ou non, permanente ou culturelle, n'était pas seulement irréalisable. Elle était néfaste. Il fallait commencer par en désespérer, totalement, pour s'attaquer aux mille luttes à mener. Ces combats locaux, partiels, pouvaient paraître indignes ou ridicules en comparaison de la grande apocalypse qui devait tout transfigurer. Mais ils avaient le modeste avantage d'être réels.

Après de longues années banalement républicaines et parlementaires, la France rêve-t-elle à nouveau de l'ultime chambardement ? On a vu renaître et s'amplifier, ces derniers temps, le vote protestataire en faveur d'organisations d'extrême gauche. Parallèlement se revivifiaient les discours anticapitalistes ou antilibéraux, mâtinés de diverses nuances altermondialistes ou

écologistes. Enfin, et ce n'est pas la moindre singularité hexagonale, un certain nombre de théoriciens, philosophes ou sociologues travaillent avec application à mettre au point des analyses radicales dont le retentissement dépasse le cercle des groupuscules militants.

Sur fond de « non » à la Constitution de l'Europe, d'émeutes dans les banlieues, de mobilisation contre le CPE, et désormais de campagne bien ouverte pour l'élection présidentielle de 2007, voilà une situation qui demande éclaircissements et analyses. L'étude de Philippe Raynaud

### CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

sur *L'Extrême gauche plurielle*, claire et bien documentée, y contribue utilement. Ce professeur de sciences politiques, qui cosigna autrefois avec François Furet *Terrorisme et démocratie* (Fayard, 1985), n'a concocté ni un pamphlet ni une machine de guerre. Il propose une description, intelligente et distanciée, des différents courants de la gauche radicale, bien qu'il ne soit certes pas animé d'une sympathie débordante pour les mouvances trotskistes et assimilées.

Il donne donc à voir l'ensemble du paysage, ses lignes de force et ses tensions internes, et surtout son évolution récente : émergence de la thématique de la « *fracture coloniale* », rassemblement de courants antagonistes autour du soutien à la lutte palestinienne, permanence des familles trotskistes, traces dispersées du maoïsme évanoui, survivance discrète mais active de l'héritage marxiste. On est loin

de la forte cohésion doctrinale du marxisme d'autrefois, et plusieurs clivages profonds existent, notamment sur la place de la lutte des femmes, de l'homosexualité, de l'héritage républicain. Le principal point de partage est sans doute l'attitude envers l'islamisme, que les uns soutiennent et que les autres combattent, définissant ainsi deux cultures politiques distinctes.

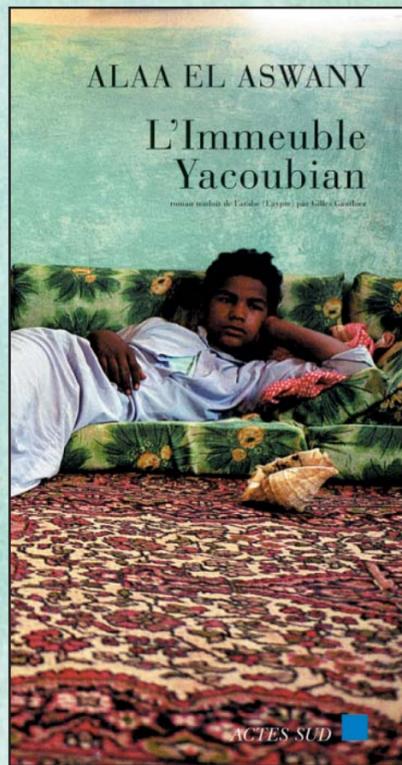
Pas d'unité non plus chez les théoriciens, sauf la commune volonté de penser le monde actuel afin de le renverser plus efficacement. En analysant les ouvrages de Daniel Bensaïd, Antonio Negri, Alain Badiou, Etienne Balibar, l'auteur souligne leurs divergences dans les interprétations de l'histoire contemporaine, de la construction européenne ou du sens de la démocratie. Mais il rappelle aussi leur programme commun : en finir avec le monde tel qu'il est, et lui en substituer un autre, radicalement différent.

On doit s'interroger sur la résurgence, aujourd'hui, d'une telle radicalité en France. Rêve-t-on à nouveau de révolution par lucidité, comme le diront ses partisans, ou par aveuglement ? Par désir de vie, ou sous l'effet de la pulsion de mort ? Par souci d'émancipation, ou par goût du nihilisme ? Si l'on pouvait approfondir ces questions, et cesser de confondre le rêve d'un autre monde avec une potion magique, alors les Français redeviendraient, effectivement, des animaux politiques. ■

### L'EXTRÊME GAUCHE PLURIELLE Entre démocratie radicale et révolution de Philippe Raynaud

Autrement.  
« Cevipof-Autrement »,  
204 p., 17 €.

## L'Immeuble Yacoubian ALAA EL ASWANY



« *L'Immeuble Yacoubian* est un chef-d'œuvre du roman arabe contemporain ; c'est aussi le livre qu'il faut lire pour comprendre ce qui se passe dans les profondeurs des sociétés du Moyen-Orient à l'heure d'Al Qaida. »

Gilles Kepel, *Le Monde*

« Si l'Égypte était un immeuble, ce serait *L'Immeuble Yacoubian*. »

Olivier Pascal-Moussellard,  
*Télérama*

« *L'Immeuble Yacoubian* fait partie de ces romans qui se savourent d'une traite. Un livre drôle et inspiré. »

Tristan Savin, *Lire*

ACTES SUD  
www.actes-sud.fr

## Marielle Macé éclaire un genre littéraire ambigu Théorie de l'essai

**LE TEMPS DE L'ESSAI**  
**Histoire d'un genre en France au XX<sup>e</sup> siècle**  
de Marielle Macé.

Belin, « L'Extrême contemporain », 366 p., 19 €.

De quel côté penche un essai ? Littérature ou savoir ? Poésie ou science ? C'est selon, répondra le bon sens. Il y a les essais qui s'épuisent après leur lecture, et ceux auquel le lecteur revient parce que le style y attire à nouveau aux idées. Ce sont eux qui survivent et s'inscrivent dans la littérature en fondant un genre ou en le pérennisant. Chercheuse en littérature, enseignante et animatrice du site littéraire Fabula, Marielle Macé appartient à cette génération qui a dépassé l'opposition entre théorie et histoire, si caractéristique des années 1970 et 1980.

Ce dépassement s'opère grâce à une jonction inventive des deux courants. Il ne s'agit pas de renier la théorie mais de problématiser l'histoire littéraire, par une interrogation théorique en renouvelant ce qu'on a appelé l'étude générique, c'est-à-dire la compréhension d'un texte littéraire par le genre dans lequel il s'inscrit, avec ses règles, ses techniques, ses spécificités esthétiques, donc son rapport au lecteur. Le genre de l'essai se prête particulièrement à cette étude car il est le lieu littéraire de l'ambiguïté, du double jeu qui consiste à convaincre en séduisant, ce que la science et donc les sciences humaines refusent par principe : où la raison règne, la poésie, le charme, le lyrisme du sujet doivent céder. Mais le fondateur du genre, Montaigne, savait et faisait le contraire.

D'origine, le genre est suspect. Emergent vraiment au XX<sup>e</sup> siècle, qui constitue justement « le temps de l'essai », il entre en débat, toujours suspect et suscitant même la haine. De Péguy au groupe de la NRF autour de Gide, de Julien Benda et Sartre opposé à Bataille, de Barthes théoricien à Barthes essayiste de lui-même, une histoire passionnée se prolonge aujourd'hui qui interroge la littérature par sa situation même. Le remarquable travail de Marielle Macé éclaire les enjeux intellectuels de ce débat. ■

M. CT.

Pierre Lepape fait le portrait d'un magnifique oublié, Charles Sorel

# La « part obscure du désordre »

En littérature comme ailleurs, on aime toujours et surtout les vainqueurs, les conquérants. Aux élus de la gloire et aux opportunistes avisés les panthéons et les générations de commentateurs, biographes et hagiographes. Quant à ceux qui ont eu le tort de ne pas se faire assez entendre et l'imprévoyance de laisser leurs discours suivre des voies trop buissonnières, la postérité, au mieux, les rangera dans les marges des histoires de la littérature. Ils devront se contenter de l'appellation d'auteurs mineurs et de l'attention expéditive de quelques spécialistes égarés.

Pierre Lepape, ancien feuilletoniste du « Monde des livres », n'est ni un spécialiste au sens universitaire du terme ni un égaré. L'essai qu'il consacre à Charles Sorel, auteur du second rayon, qui œuvre principalement dans les quelques décennies précédant l'accession de Louis XIV au trône (1643), quelle part entre la Renaissance finissante et les prémices baroques du

**LA DISPARITION DE SOREL**  
de Pierre Lepape.

Grasset, 260 p., 18,50 €.

classicisme, n'obéit pas aux normes académiques. Pas de notes ni d'index, pas davantage de bibliographie, mais un récit engagé, de parti pris, sur la vie et l'œuvre d'un « irrégulier » de la littérature, d'un « homme libre » qui se plut à brouiller par avance les catégories futures, à excéder les définitions et à subvertir les genres. Sorel appartient à la catégorie des écrivains qui « n'ont pas une certitude » mais « en ont cent, qu'ils découvrent le matin, usent pendant le jour et rejettent à la nuit ». Les maîtres mots du livre, et donc de la figure de Sorel, sont : « instabilité, troubles, transformations, métamorphoses, inconstance, simulacres, inexemplarité, diversité, soupçon : liberté ». Et aussi « dynamisme mélancolique », « retour critique », « angoisse ». Par ces mots, sans céder à quelque anachronisme dissonant, nous pouvons nous dire, sinon proche, du moins sollicité par ce contemporain de Louis XIII et de Richelieu. Né en 1602, ou peut-être en 1599, il vécut jusqu'en 1674.

Charles Sorel, écrit Lepape, « n'a jamais porté une grande considération à la corporation des écrivains, trop imbue d'elle-même... » Il les juge, ce sont ses



Frontispice du « Berger extravagant. Ou parmi des fantaisies amoureuses l'on voit les impertinences des romans et de la poésie » de Charles Sorel (1639). BNF

propres mots, « vicieux, insupportables par leur vanité, et si dépourvus de sens commun, que des gens de métier leur apprendraient à vivre ». Cette conception, évidemment, éloigne l'horizon de la réussite et de l'appartenance reconvenue à la tribu des lettres... Furetière, « expert en stratégie de carrière littéraire », académicien épris de normes et proche de Boileau, caricature Sorel, sous le pseudonyme de Charoselles, dans *Le Roman bourgeois* (1666). Il lui fait le reproche, teinté de corporatisme, de refuser la « qualité » d'auteur et de

mépriser la valeur sociale et mondaine, forcément désirable, attachée à celle-ci. Sorel « ne se rebelle pas, il se fait étranger », affirme fortement Lepape. « Il ne s'attaque pas à un mode d'écrire mais au lieu même de l'écriture. Il n'entre pas dans le champ de la polémique, du débat d'idées ou de la confrontation esthétique, mais dans celui de l'anéantissement de la fiction elle-même. » Son ambition est déraisonnable : devenir « l'écrivain du monde tel qu'il s'invente, dépouillé de toutes les apparences sous lesquelles on l'a grîmé ». Au terme de son long parcours,

traversant les effervescences et les contrastes d'une époque violente qui cherche un ordre littéraire et un style auxquels s'ancrer, Sorel, lointain précurseur de Maurice Blanchot, est « prêt à disparaître ». La postérité l'exauce, c'est-à-dire qu'elle l'oublie.

**« Tissu d'aventures bizarres »**

Son grand livre, *Histoire comique de Francion*, publié pour la première fois en 1623, témoigne de cette passion contradictoire. *Francion* est un « roman comique » qui veut rompre avec l'esthétique dominante, celle qu'illustre notamment le roman-fleuve à succès d'Honoré d'Urfé, *L'Astrée* (1610-1619). Un critique de l'époque écrit de Francion que c'est un « tissu d'aventures bizarres, d'obscénités sans voile comme sans charme, de salétés à faire bondir le cœur ». Ce n'est pas la conformité de la langue, encore moins la bienséance qui guide Sorel, mais, selon Lepape, le réel lui-même, pluriel, déchiré, contradictoire... forcément malséant. Dans la lignée de Rabelais, l'obscénité s'affirme comme vecteur de connaissance. Un personnage, Agathe, décrit avec hardiesse sa soif érotique : « Il fallait que je prisse tous les jours mes ordinaires repas aussi bien par la bouche secrète que par celle qui se montre à tout le monde. »

Mais tandis que paraît la première version de Francion, « cette étrange et nouvelle fatalité que l'on nomme raison d'Etat » se manifeste avec une terrible brutalité. C'est elle qui autorise le procès et la condamnation inique de Théophile de Viau, chef de file du courant libertin. Pour Sorel et ses amis, c'est le temps de la « glaciation » qui commence. Sur les ruines de son monde, un nouvel ordre, pas seulement littéraire, se construit. En 1626 est publiée une version complétée, arrangée, surtout expurgée, de *Francion*. Comme si l'auteur avait mélancoliquement répudié sa propre liberté, sa fantaisie, devenues coupables. Les hypothèses qu'avance alors Pierre Lepape forment l'essentiel de son livre, qui brosse, avec le même pinceau, un tableau informé et passionné de cette époque littéraire. Un certain visage de Sorel se dessine et en même temps s'efface. Celui d'un écrivain certes impuissant, certes dépassé par son temps, mais luttant orgueilleusement contre les illusions et les vanités littéraires que le monde ne cesse d'exalter. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

## ZOOM

**CAMILLE ET PAUL**

**La passion Claudel**, de Dominique Bona  
Dominique Bona raconte avec entrain et conviction la vie de ces deux personnalités également fiévreuses, dissemblables et profondément attachées l'une à l'autre. Le parallèle qu'elle établit, à partir d'épisodes connus et moins connus, entre Paul et Camille Claudel éclaire leurs destins respectifs et donne au livre tout son agrément. P. K.  
Grasset, 410 p., 20,90 €.

**ALEKSANDR BLOK**

**L'Horizon est en feu**, de Jean-Louis Backès  
Plus étude des textes que biographie d'Aleksandr Blok (1880-1921), grande figure du symbolisme russe, le livre de Jean-Louis Backès met en lumière la poésie hautement spirituelle d'un « voyant » qui « voit et fait voir ». P. K.  
Ed. Aden, 298 p., 25 €.

**YVES BONNEFOY, PENSEUR DE L'IMAGE, ou les Travaux de Zeuxis**, de Patrick Née

Ce que l'auteur nomme « la stature toute particulière » d'Yves Bonnefoy, poète et théoricien du fait poétique, justifie le projet de son ouvrage : « Tenter une grande synthèse qui fasse le point sur une pensée capitale et qui puisse lancer le débat du point de vue poétique dans l'histoire des idées contemporaines. » Pour cela, l'essayiste confronte « la dialectique entre souci de la "conscience de soi" poétique et nécessaire obscurité de l'Inconscient créateur ». P. K.  
Gallimard, 432 p., 29,90 €.

## Un recueil d'articles de Jean-Yves Tadié Eclats critiques

**DE PROUST À DUMAS**  
de Jean-Yves Tadié.

Gallimard, 396 p., 23 €.

Il est réconfortant, au soir d'une vie, de voir rassemblés en un volume des articles et des préfaces produits au long d'une carrière d'universitaire qui ne dédaigne pas la chronique. Les livres savants publiés, ils existent dans des bibliothèques, ces cimetières ; quelques-uns, si on a eu de la chance, se trouvent encore sur un rayon de librairie. De l'éphémère, on allait faire le deuil, et puis non, un éditeur vous propose de sortir un choix de textes qui vous tiennent à cœur, parce qu'ils vous présentent dans votre précieuse diversité. Famille, amis, admirateurs discrets vous félicitent avec chaleur et respect.

On pourrait ainsi ironiser, comme Jean-Yves Tadié ne se prive pas de le faire, à d'autres sujets, dans certains des textes de cette riche compilation, *De Proust à Dumas*, sur cette propension à ne rien laisser perdre de nos menus travaux. Qui n'y a cédé ? Le recueil d'articles est devenu un genre littéraire en soi. Il compte des chefs-d'œuvre, par exemple *La Part du feu*, de Maurice Blanchot. Il est vrai que celui-ci pratiquait la critique en écrivain. Mais qui ne souhaite, critique, être aussi, si peu que ce soit, considéré comme écrivain ?

« L'usage veut que tout recueil d'articles cache sous une diversité apparente son unité profonde », note Jean-Yves Tadié dans une chronique de la NRF consacrée à la « Poétique de la prose de Tzvetan Todorov » (1971). Quelle

est donc l'unité profonde du recueil ? Jean-Yves Tadié est professeur émérite de littérature française à Paris IV-Sorbonne. Spécialiste mondialement connu de Proust, il a écrit sur lui une biographie supérieurement informée et l'a éditée dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Conseiller chez Gallimard, il a aussi édité Nathalie Sarraute en « Pléiade » et publié, notamment, des études sur le récit poétique et le roman d'aventures. C'est un esprit curieux, cinéphile, amateur d'opéra. Il a le trait vif, le coup de patte à la Mauriac, quand il le veut. Ainsi, d'un collègue aîné (Georges Blin sur Stendhal), il note qu'il écrit « avec une rigueur juridique, et dans un style dont la complexité augmente celle de ses problèmes ».

**Plaisir délicat**

On ne saurait dire plus courtoisement que ce critique est, à ses yeux, un notaire. Tadié, lui, est un honnête homme au sens traditionnel de l'expression et l'unité de ce recueil, on la trouve dans son refus constant de sacrifier l'émotion suscitée par une œuvre à la dessiccation théorique. Somme toute, il lit avec une sensibilité d'artiste, comme il regarda Alexandrie, à 25 ans, en octobre 1961, avec les yeux de Proust : « Un pays où le climat a enlevé au matin sa fraîcheur ne bouleverse pas tant nos habitudes de vie que de pensée : nous n'attendons plus rien de la venue du jour, et tout du second éveil du soir, de son envol. » On le suit donc dans ses lectures avec ce plaisir délicat auquel se mêle une pointe d'agacement comme une goutte de citron au thé. ■

MICHEL CONTAT

## Alain Finkielkraut et « Répliques » sur France Culture Paroles en liberté

**CE QUE PEUT LA LITTÉRATURE**  
Sous la direction  
d'Alain Finkielkraut.

Stock/Panama, 300 p., 18,50 €.

Les critiques littéraires sont souvent fatigués, comme las d'assumer ce noble et minuscule magistère qui consiste à s'avancer en direction des œuvres et des auteurs avec assez de compétences certes, mais surtout assez de désir et de disponibilité. Dans son émission *Répliques*, sur France Culture, Alain Finkielkraut n'est pas un animateur qui se contente de tendre le micro : il fait véritablement œuvre de critique, avec sa propre voix. On le voit d'ailleurs mal agir autrement, tant la vigueur et la détermination de son engagement semblent avoir, en lui, vaincu toute fatigue et lassitude. La reprise en volume d'entretiens radiophoniques est risquée, mais à lire la transcription (revue et amendée par les intéressés) de ces douze débats qui ont réuni, à chaque fois, outre Finkielkraut, deux invités, l'impression de solidité et de vrai dialogue domine heureusement.

Impression renforcée par le fait que les invités ne sont pas directement en situation de défendre et de promouvoir leurs propres livres. Ce qui donne à leurs paroles une liberté rafraîchissante. Dans le présent volume, premier d'une série, c'est principalement la question du roman qui est abordée, et, à travers elle, celle des pouvoirs de la littérature, que Finkielkraut résume en citant Paul Ricoeur : « Que saurions-nous de l'amour et de la haine, des sentiments éthiques et,

en général, de tout ce que nous appelons le soi, si cela n'avait pas été porté au langage et articulé par la littérature ? »

Mona Ozouf et Pierre Manent, en ouverture, sur Henry James ; Suzanne Julliard et Bertrand Visage à propos du *Premier Homme* de Camus (« L'expression d'une littérature qui ne se sépare de personne », dit excellemment Visage) ; Claude Habib et Pierre Pachet sur *Disgrâce* de Coetzee ; Geneviève Brisac et Valérie Zenatti à propos d'Aaron Appelfeld ; Pierre Pachet encore et Michel Aucouturier sur Pasternak ; Antoine Compagnon et Eric Marty sur Barthes et le roman ; Thomas Pavel et Marc Fumaroli partageant le « goût des classiques » ; Jacques Roubaud et Jacques Garelli définissant la « place des poètes »... Ce ne sont là que quelques-uns des thèmes non seulement abordés, mais véritablement développés.

Les échanges peuvent être parfois contradictoires et francs, et Alain Finkielkraut prendre vivement parti, comme sur le « cas Aragon », avec Daniel Bounoux et François Taillandier, ou plus encore sur Céline, avec Philippe Soliers dans le rôle du défenseur et Jean-Pierre Martin. A propos de Céline, Finkielkraut rappelle cette belle et juste phrase de Gracq : « Il y a dans Céline un homme qui s'est mis en marche derrière son clairon. » Et cet autre, de lui, indubitablement, à propos de Barthes : « Ce n'est pas dans la littérature que s'opère (...) la disjonction [entre anciens et modernes] mais entre la littérature comme sanctuaire de délicatesse et la muflerie florissante. » On ne saurait mieux dire. ■

P. K.

Deux points de vue sur « King Kong théorie »

# Despentes, un cri pour les femmes

Dans cet océan d'ennui où se débattent, mauvaises nageuses, des féministes rigidifiées, des néoféministes supposées, des essentialistes qui peinent à prolonger la pensée de Simone de Beauvoir, des différentielles devenues aussi conformistes que leurs arrière-grands-mères et dont « la propagande "promaternité" n'a jamais été aussi tapageuse », voici une femme qui sort la tête de l'eau, pour crier, très fort : « Assez ! »

Pour elle-même et pour « toutes les exclues du grand marché de la bonne meuf ». Elle n'a aucune honte « de ne pas être une super bonne meuf », ne demande aucun pardon, ne croit pas aux clichés présentant les années 1970 comme un moment de perte, et ne voit aucune raison de cacher sa colère :

## KING KONG THÉORIE

Grasset, 160 p., 13,90 €.

« Je suis verte de rage qu'en tant que fille qui intéresse peu les hommes on cherche sans cesse à me faire savoir que je ne devrais pas être là. »

Cette femme, née en 1969, a fait une irruption assez tonitruante sur la scène littéraire, en 1993, avec un roman, *Baise-moi*. Depuis, Virginie Despentes a prouvé qu'elle était un écrivain à la voix singulière, puissante. Et, aujourd'hui, elle publie un court texte que son éditeur présente comme un essai, mais dont le titre, *King Kong théorie*, déjoue d'emblée ce que le mot essai peut avoir de policé.

Il s'agit plutôt d'un manifeste, d'une proclamation, s'appuyant, certes, sur

des travaux théoriques, féministes et historiques. Mais se fondant sur un récit biographique fait sans ménagement pour personne, crûment, avec ce qu'il faut de rage, de désir de vérité, de tendresse inattendue aussi. Et de style. On y parle de viol, de prostitution, de pornographie, et pas seulement de manière abstraite, avec des concepts, des convictions, mais avec la mémoire de ce qu'a vécu un corps.

Avant de pouvoir théoriser et penser ce qui lui était arrivé, Virginie Despentes a été confrontée, vraiment, à ce moment – le viol – où la guerre entre les hommes et les femmes est totale, brutale, impardonnable. Lorsqu'elle avait 17 ans et faisait du stop avec une copine, elles ont été violées par trois garçons.

## Affirmation de liberté

On ne peut pas donner ici tous les détails de ce chapitre passionnant, où Virginie Despentes tente de comprendre sa réaction, cette nuit-là – elle avait dans son blouson un couteau à cran d'arrêt, pourquoi ne l'a-t-elle pas sorti ? –, puis son silence pendant des années, « parce que je connaissais d'avance le jugement : "Ah, parce qu'ensuite tu as continué à faire du stop, si ça ne t'a pas calmée c'est que ça a dû te plaire" ». Elle cite Camille Paglia, féministe américaine très controversée, qui propose de « penser le viol comme un risque à prendre, inhérent à notre condition de filles », et conclut, pour elle-même : « On avait pris le risque, on avait payé le prix, et plutôt qu'avoir honte d'être vivantes on pouvait décider de se relever et de

s'en remettre le mieux possible. »

Il se trouve que, pour Virginie Despentes, la « reconstruction », après le viol, est passée, pendant deux ans, à partir de 1991, par la prostitution. « Raconter mon expérience. C'est difficile, avoue-t-elle, je bute toujours sur ce chapitre. » On va sûrement vouloir l'enrôler dans le camp des militantes pour la légalisation de la prostitution. Peine perdue, on ne l'enrôle pas facilement. Elle ne signe pas de pétitions, elle va son chemin, elle refait et redit ce chemin, et dit clairement : « Je ne suis pas en train d'affirmer que dans n'importe quelles conditions et pour n'importe quelle femme ce type de travail est anodin. » Mais elle raconte, sobrement, sa découverte d'« un monde entièrement neuf, où l'argent changeait de valeur ». Et sa vision nouvelle des hommes, des clients, « attentifs, tendres. Beaucoup plus que dans la vraie vie, en fait », avec « leurs solitudes, leurs tristesses, leurs peaux blanches, leur timidité malheureuse ».

Il y a, dans ce *King Kong théorie*, des douleurs, des plaies, des bosses. Et, pourtant, c'est un vrai bol d'air, cette

véhémente affirmation de liberté, ce cri d'une femme « pour les femmes, pour les hommes, et pour les autres ». On pourrait offrir aux lecteurs, aux lectrices surtout, tout un florilège de phrases à méditer. Mais il vaut mieux lire tout le livre. Alors, juste une, pour mettre en appétit : « C'est l'idée que notre indépendance est néfaste qui est incrustée en nous jusqu'à l'os. » Et, au passage, quelques vérités assez bonnes à entendre à quelques mois d'une élection présidentielle : « Un Etat qui se projette en mère toute-puissante est un Etat fascisant » ; « Délaisser le terrain politique

comme nous l'avons fait marque nos propres réticences à l'émancipation. »

En tête de chaque chapitre, Virginie Despentes cite un texte de femme, de Virginia Woolf en 1929 avec *Une chambre à soi*, à Annie Sprinkle, en 2001, sur la pornographie, en passant par un long extrait du *Deuxième Sexe* (1949). A toutes « les bonnes meufs » qui jugent Beauvoir « dépassée », on recommandera cette phrase : « Chaque fois qu'elle [la femme] se conduit en être humain, on déclare donc qu'elle s'identifie au mâle. » « Dépassé », vraiment ? ■

Jo. S.



Virginie Despentes, septembre 2006. LUDOVIC CARÈME

## En finir avec le Viol

PAR MARCELA IACUB

Contrairement à ce qui est annoncé dans la quatrième de couverture, *King Kong théorie*, de Virginie Despentes, n'est pas, hélas, le manifeste pour un nouveau féminisme. Il aurait été si beau, pourtant, de trouver, dans le champ de ces réflexions si monotones sur ces questions, un bel arbre aux branches audacieuses, une sorte d'OGM inquiétant et dangereux fabriqué dans le laboratoire d'un esprit libre comme une mauvaise herbe. Certes, Virginie Despentes fait dans ce petit livre une sorte d'apologie de la légalisation de la prostitution et de la libéralisation de la pornographie, ce qui n'est pas de nature à séduire le féminisme orienté, comme doctrine officielle, les politiques publiques d'aujourd'hui. Mais, outre que ces positions ont été déjà défendues à maintes reprises, même si elle prétend être la première à le faire en France, elles l'ont été d'une manière bien plus convaincante et argumentée. Son originalité consiste à les soutenir non pas à partir des principes de défense des libertés, de la neutralité éthique ou du pluralisme de l'Etat (comme l'auteur des présentes lignes, avec d'autres, l'a tenté), mais à partir du présupposé de la guerre des sexes comme horizon ultime de toute réflexion.

Ne croyez surtout pas que le mot « guerre » [des sexes] soit une sorte de métaphore dans l'esprit de Virginie Despentes. Bien au contraire, il doit être pris dans son sens le plus littéral. Car, à l'instar de beaucoup de féministes américaines, Despentes affirme sans fioritures qu'au commencement, à la base, dans la structure des relations entre les sexes, « il y a le Viol ». Ne confondez pas, je vous prie, le Viol avec les viols, ces vulgaires actes commis par quelques dépravés. Il s'agit d'une sorte d'acte constitutif de la Femme en tant que telle, que

certain mâles réalisent au nom de tous sur un contingent de victimes sacrificielles.

C'est par ce crime métaphysique, originaire, instituant, qu'une créature humaine devient femme. En effet, craignant pour sa vie, elle a vécu dans le secret de son être cette humiliation d'avoir préféré continuer à vivre violée, au lieu de mourir. Le fait que, de nos jours, l'Etat s'y mêle de la manière la plus musclée ne change rien. Le fait que plus de la moitié des condamnations pour crime en France concerne les agressions sexuelles et que le viol soit puni dans les faits aussi lourdement que le meurtre n'a pour Despentes pas la moindre pertinence, aucune fonction dissuasive ni réparatrice.

La question pénale n'est pas même évoquée au coin d'une minuscule parenthèse. Pour elle, le traumatisme, l'humiliation métaphysique de la femme violée ne peut se résoudre que par un acte de vengeance d'une brutalité supérieure : la castration et le meurtre. A cette condition seulement la victime retrouve ce qu'il faut bien appeler son honneur, c'est-à-dire le respect qu'elle a pour elle-même, sa dignité. Ce tiers qu'est l'Etat ne peut rien pour elle. On retrouve ainsi dans cette théorie, comme dans d'autres sur le viol, une sorte de reprise inversée de l'ancien crime d'honneur.

## Vengeance métaphysique

Mais ne vous affolez pas : si vous craignez de tomber dans les travers criminels des héroïnes tragiques du film *Baise-moi* qu'elle réalisa avec Coralie Trinh Thi, Despentes a dans son sac d'autres suggestions pour accomplir votre vengeance métaphysique. La principale est la réduction du violeur à l'état de client de prostituée. Avertie de cette issue par son propre parcours de prostituée occasionnelle, elle écrit : « La prostitution a été une

étape cruciale, dans mon cas, de reconstruction après le viol. Une entreprise de dédommagement, billet après billet, de ce qui m'avait été pris par la brutalité » (p. 78).

Le client de prostituée apparaît ainsi comme le mâle déchu, castré et blessé. C'est le tigre aveugle et paralysique qui nous lèche les mains, comme s'il était un petit chaton, afin qu'on lui jette quelque chose à manger. Il n'y a que les lignes dessinées dans sa peau qui fassent encore de lui un tigre, ces uniques traces de son ancienne majesté criminelle. Ainsi, elle écrit : « Mais la fragilité est surtout du côté des hommes. Comme si personne ne les avait prévenus que le Père Noël ne passerait pas : dès qu'ils voient un manteau rouge ils courent en brandissant la liste des cadeaux qu'ils voudraient voir sous la cheminée. J'aime beaucoup, depuis, entendre les hommes pérorer sur la stupidité des femmes qui adorent le pouvoir, l'argent ou la célébrité : comme si c'était plus con que d'adorer des bas résille... » (p.77).

Certes, vous serez peut-être horrifié par ces propositions. Mais Despentes n'exprime-t-elle pas, au fond, dans son style « cow-boy », des hypothèses concernant les rapports entre les sexes qui hantent les problématiques courantes ? Ne nous dit-elle pas, en l'exagérant, ce que l'on croit être l'explication centrale de la domination des femmes, c'est-à-dire que la sexualité est le lieu de leur assujettissement par les mâles ? N'est-ce pas cette idée qui a animé, depuis le milieu des années 1970 jusqu'à nos jours, les luttes féministes contre les agressions sexuelles ? Peut-on reprocher à Virginie Despentes d'avoir pris ces idées au sérieux au point, simplement, d'en tirer les conséquences ? Un espoir seulement : que grâce, au dévoilement des conséquences, on se débarrasse des présupposés et qu'on puisse enfin parler de ces questions sérieusement. ■

## Yasmina Khadra

### Les Sirènes de Bagdad



Un des livres les plus importants publiés cette année en Europe.

Gerry Feehily, *The Independent*

Avec son style reconnaissable à ses "hardiesses", licences poétiques qui puisent dans la sagesse orientale, son sens de la contemplation accordé à la musique des mélodies, cet auteur ne mâche pas ses mots pour dénoncer l'ignominie du terrorisme.

Jean-Claude Rapienegas, *La Croix*

Après *Les Hirondelles de Kaboul* et *L'Attentat*, *Les Sirènes de Bagdad*, [...] dont on saluera la tenue d'écriture [...],

viennent clore une trilogie romanesque

exceptionnelle.

Christine Rousseau, *Le Monde*

Julliard

## Au milieu de l'abondance de nouveaux dictionnaires Ouvrages de référence

En marge de la rentrée littéraire, septembre est aussi le temps des dictionnaires. Et chacun de commenter les mots nouveaux accueillis dans ces ouvrages de référence. Cet automne, toutefois, la moisson est plus originale. Outre la précieuse biographie d'Antoine Furetière que signe Alain Rey (Fayard, « Le Monde des livres » du 29 septembre), il n'est pas jusqu'aux couvertures, dues à Didier Gaillard, qui ne fasse saliver, bonbons et sucres d'orge en habit acidulé. Six titres déjà, avec de précieuses reprises, tel le désopilant *Petit dictionnaire illustré* d'Alain Finkelkraut, mais aussi des inédits.

Parmi eux, le petit essai de Rémi Bertrand résume bien l'esprit de la collection. Servi par le dessin intelligent d'Hervé Tullet, l'auteur passe au crible les subtilités lexicales qui différencient un instant d'un moment, l'erreur de la faute, l'équivoque de l'ambigu, l'abus de l'excès, le tic du toc... Avec en prime un humour et un sens de la formule en finale qui tranchent sur le sérieux des analyses (« pour avancer, j'ai besoin d'avoir envie », mais aussi « mangez des pommes de terre, vous aurez la patate ! »).

On sourira autant avec les commentaires fantaisistes, voire délirants, glanés par Pierre Enckell au fil de sa navigation au long cours dans les dix-sept volumes du *Grand Larousse universel du XIX<sup>e</sup> siècle* et ses 24 000 pages. Préjugés du temps (la guerre des Prussiens contre les chrysanthèmes), aberrations scientifiques, naïvetés (« Si l'on compare les organes génitaux des deux sexes, on trouve d'abord une différence frappante qui fait distinguer l'homme de la femme »), autant que de graves débats (« Que vaut l'œuvre de Brahms ? », « Dans quel cas peut-on fesser un bagnard ? », « Les députés sont-ils inodores ? »)... Comme Enckell a choisi ces 365 perles avec force clin d'œil à l'actualité du jour, la saveur est double souvent. ■

PH.-J. C.

Un bouquin n'est pas un livre. Les nuances des synonymes, de Rémi Bertrand (Points, 192 p., 6 €).  
Que faire des crétiens ? Les perles du Grand Larousse, de Pierre Larousse (Points, 224 p., 6,50 €).

Une biographie de Christine de Pizan et une anthologie de textes de femmes de l'époque médiévale

# « Honneur au féminin sexe »

**CHRISTINE DE PIZAN**  
*Femme de tête, dame de cœur*  
de Simone Roux.

Payot, « Biographie », 276 p., 22 €. En librairie le 11 octobre.

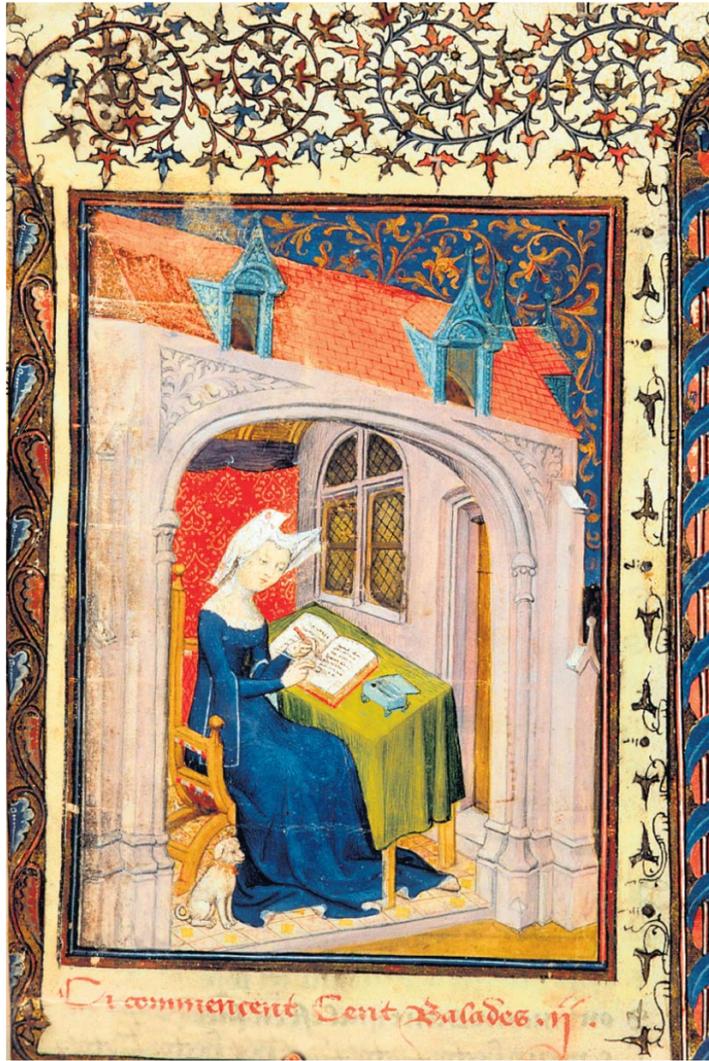
**VOIX DE FEMMES AU MOYEN ÂGE**  
*Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*  
Sous la direction de Danielle Régnier-Bohler.

Ed. Robert Laffont, « Bouquins », 1 010 p., 30 €.

Première femme auteure vivant de sa plume, Christine de Pizan (1365-vers 1430) suscite aujourd'hui un intérêt considérable chez les chercheurs et l'on se prend de vertige à voir la liste des publications à son sujet. Cette surabondance de travaux, dans de multiples disciplines, n'avait jusqu'ici jamais débouché sur l'écriture d'une biographie facilement accessible au public français qui ne sacrifie pas les apports des études médiévales. Le trop-plein avait sans doute exercé des effets inhibiteurs. Simone Roux a relevé le défi en renonçant d'emblée à la biographie exhaustive, parfois pesante, pour saisir les traits essentiels et les lignes de force de ce personnage assurément hors du commun ; mais sans mobiliser les réflexions de l'histoire du genre. Cet essai biographique prend aussi en considération la postérité de Christine, de la Renaissance aux enjeux contemporains, telles les constructions généalogiques féministes où l'auteur de *La Cité des dames* occupe souvent une place remarquable. Même si tous les thèmes ne peuvent être approfondis, le volume donne un récit de vie bien enlevé et de fines analyses d'une œuvre riche et multiforme.

### « Bien en cour »

A l'évidence, les textes de Christine offrent un intérêt d'autant plus grand que leur auteur est une femme des derniers siècles du Moyen Âge dont « le fil conducteur le plus solide et le plus éclatant est la défense des femmes ». L'influence du père admiré, Thomas, médecin, astrologue et astronome, débauché de son Italie natale par le roi Charles V, qui le fait venir à sa



Christine de Pizan écrivant à son bureau, manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle.

BRIDGEMAN - GIRAUDON/BRITISH LIBRARY, LONDRES

cour, joue sa part dans l'engagement lettré de Christine, qui a coulé une enfance heureuse, dit-elle, dans les milieux curiaux. La mort de son mari, un noble picard, en 1390, l'oblige à trouver elle-même de quoi faire vivre sa famille. Ce sera la plume. Elle se forme activement – car une femme ne fait alors pas d'études avancées – et produit une œuvre considérable, gros traités ou courts textes d'intervention dans la politique contemporaine.

Christine devient, chose exceptionnelle pour son temps, « une écrivaine bien en cour » auprès de Charles VI mais les malheurs de l'époque, la guerre civile en particulier, la conduisent, à partir de 1418, à la retraite et au quasi-silence. Elle qui n'a eu de cesse de prôner l'harmonie du royaume et la concorde entre les Grands, subit de plein fouet l'exacerbation des tensions. Christine retrouve cependant la plume politique pour célébrer Jeanne

d'Arc, « honneur au féminin sexe ». C'est en effet pour ses écrits consacrés aux femmes, à leur défense contre les accusations des hommes que Christine de Pizan reste tant interrogée. Il ne faut certes pas y chercher un féminisme contemporain tant le statut des femmes dans la société médiévale pose autrement les questions.

### Pèlerinage allégorique

Le lecteur qui voudra lire plus avant ses ouvrages profite de la parution concomitante de la belle anthologie de voix de femmes médiévales dirigée par Danielle Régnier-Bohler qui reprend, en français d'aujourd'hui, trois textes de Christine, dont *La Vision de Christine*, un pèlerinage allégorique au caractère autobiographique. Dans le volume, la parole de Christine de Pizan s'inscrit dans le temps long de ces voix féminines. A vrai dire, elle est sans conteste l'auteur la plus affirmée de cette anthologie, qui rassemble notamment les écrits des femmes troubadours, de mystiques comme Mechthild de Magdebourg ou cette étonnante vie d'une béguine provençale du XIII<sup>e</sup> siècle, Douceline : « un texte pensé et écrit sur une femme, par une femme. Une rareté ».

A la différence de celles de Christine, plusieurs de ces œuvres ont connu la médiation des hommes : l'identité féminine de certains textes attribués à des dames troubadours se discute et les propos de Mechthild, comme ceux d'autres femmes inspirées, ont connu des mises en forme masculines. *Les Evangiles des quenouilles*, sans auteur connu, laisse entendre les voix de femmes, dans la tradition des fabliaux, en rapportant la discussion de matrones à la veillée.

Il y a bien d'autres richesses encore dans cette anthologie – valorisées par des introductions claires et consistantes –, réponses décalées en quelque sorte aux détracteurs de Christine, que l'écrivaine évoque ainsi par la bouche de Dame Opinion : « Certains disent que ce sont des clercs ou des religieux qui écrivent [tes livres] pour toi, et qu'ils ne pourraient pas venir d'un esprit féminin. Mais ce sont les ignorants qui disent cela, car ils ne connaissent pas les écrits qui mentionnent tant de femmes de valeur, plus savantes que toi et cultivées, parfois même prophètes, qui ont vécu au temps passé. »

Il leur manquait, il est vrai, une telle anthologie... ■

NICOLAS OFFENSTADT

**Le Monde**  
vous propose...

**Les débats du Monde**  
SAISON 4

Lundi 9 octobre 2006 à 20 h 30  
« La démocratie.fr »

Comment Internet bouscule la politique, sa communication et sa pratique

Avec **Pierre Rosanvallon**, professeur au Collège de France, président du cercle de réflexions La République des idées.  
**Isabelle Falque-Pierrotin**, conseiller d'État, déléguée générale du Forum des droits sur l'Internet.  
**Bruno Patino**, président du Monde Interactif, éditeur du Monde.fr.  
**Vincent Feltesse**, secrétaire national du Parti socialiste en charge d'Internet.  
**Thierry Solère**, responsable du site Internet de l'UMP, élu au conseil général des Hauts-de-Seine.  
**Young-Shim Park**, correspondante en France d'OhmyNews, premier journal en ligne coréen axé sur le processus démocratique.  
**Etienne Chouard**, professeur à Marseille, artisan du « non » au référendum et animateur du site Plan C pour une constitution citoyenne.

Un débat coanimé par **Gérard Courtois**, directeur des rédactions du Monde, et **Serge Marti**, association pour la Fondation Le Monde en partenariat avec **TNS Sofres**, et avec l'intervention de **Brice Teinturier**, directeur général adjoint - directeur du département Stratégies d'Opinion.

**Monde** en association avec le Théâtre du Rond-Point, direction Jean-Michel Ribus

Réservations : **Théâtre du Rond-Point**  
2 bis, avenue Franklin-D.-Roosevelt - 75008 Paris  
Tél.: 01-44-95-98-21 - www.theatredurondpoint.fr  
■ Tarif : 15 € ■ Réduit\* : 12 € ■ Moins de 30 ans : 8,50 €

Informations : www.lemonde.fr/debats

\*SDL, abonnés du Monde, du Monde de l'éducation, du Monde « Dossiers et documents », du Monde.fr et du Théâtre du Rond-Point, sur présentation d'un justificatif. Dans la limite des places disponibles.

## Complots, rumeurs, attentats... les passionnants « Mémoires » de La Rochefoucauld Le roman vrai de la Fronde

**MÉMOIRES, précédés de L'APOLOGIE DE M. LE PRINCE DE MARCILLAC**  
de François de La Rochefoucauld.

Edition présentée, établie et annotée par Jean Lafond, Gallimard, « Folio classique », 352 p., 6,80 €.

Voici quelques-unes des intrigues d'un roman foisonnant : pour échapper aux persécutions de Richelieu, Anne d'Autriche projette, en 1637, de s'enfuir à Bruxelles où le prince de Marcillac doit – comme l'écrit Tallemant – la « mener en croupe » : « Quelque difficulté et quelque péril qui me parussent dans un tel projet, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je n'en avais eu de ma vie : j'étais en un âge où on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes, et je ne trouvais pas que rien le fût davantage que d'enlever en même temps la Reine au Roi, son mari, et au cardinal de Richelieu qui en était jaloux, et d'ôter M<sup>lle</sup> de Hautefort au Roi, qui en était amoureux. »

Au même moment, M<sup>me</sup> de Chevreuse, qui a l'oreille de la reine et qui croyait à son arrestation, part pour l'Espagne déguisée en cavalier. Pour l'aide qu'il lui apporte, Marcillac est embastillé huit jours et exilé deux ans :

« M<sup>me</sup> de Chevreuse avait beaucoup d'esprit, d'ambition et de beauté ; elle était galante, vive, hardie, entreprenante ; elle se servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins, et elle a presque toujours porté malheur aux personnes qu'elle y a engagées. » En mars 1652, Condé et ses fidèles vont rejoindre, à Lorris, l'armée de Nemours ; cette chevauchée à partir d'Agen est pleine « d'aventures périlleuses » puisque les soldats du roi patrouillent dans les campagnes et il s'agit d'éviter l'affrontement.

### « Douleur publique »

Un peu plus tôt, Marcillac, encore lui, s'est attaché M<sup>me</sup> de Longueville. Pourquoi ? Pour l'influencer et accéder directement à Condé. C'est la Fronde, c'est-à-dire l'intoxication : complots, rumeurs, attentats, réactions sociales, accusations. Louis XIV est mineur, la reine est vive, Mazarin est artificieux. Sa politique suscite la rébellion : « De quelques douleurs que je fusse touché, c'est la douleur publique qui a tiré de ma bouche les premières plaintes, et (...) il a fallu que le Cardinal [Mazarin] ait été déclaré ennemi de l'Etat, avant que je me sois déclaré le sien. » Dont acte.

Comment s'intitule ce roman d'aventures ? *Mémoires*. Quel en est l'auteur ? Le prince de Marcillac, gouverneur du Poi-

rou, qui prendra le titre de duc de La Rochefoucauld à la mort de son père.

Une lourde pression fiscale due à la guerre contre l'Espagne (1635-1648) est à l'origine des Frondes que connaît la France de 1648 à 1652. Notre gouverneur intervient pour réprimer le pillage de deux bureaux de poste, mais dès la fin de 1648 il rompt avec la cour et justifie son ralliement aux frondeurs et son hostilité au Cardinal dans son *Apologie de M. le prince de Marcillac*. Il est l'un de leurs chefs à Bordeaux et Paris jusqu'à sa blessure en 1652. Il est partisan d'une monarchie « mixte » et soutient le programme de l'Assemblée de la noblesse, qui réclame la convocation des Etats généraux. Il écrira ce qu'il a vu des « troubles de la Régence (...) dans l'oisiveté que laisse d'ordinaire la disgrâce ».

Le goût est au roman vrai : dans une lettre d'avril 1678, M<sup>me</sup> de Lafayette ne considère pas sa *Princesse de Clèves* comme un roman « puisqu'il n'y a rien là de romanesque et de grimpé (...). C'est proprement des Mémoires ». Rien de grimpé, c'est entendu ! Bref, l'Histoire est un art.

Ces *Mémoires*, genre typiquement français, refusent justement la visée objective de l'Histoire. Ce qui compte ? La vie en actes. Un acteur donc ? Oui, La Rochefoucauld, qui ne raconte

pas « particulièrement tout ce qui s'est passé, "mais" ce qui le regarde », « les choses où il a été mêlé » : alliance tendue d'un tempérament et d'un style nu. Son théâtre ? La France soulevée. Son rôle ? Se souvenir et écrire avec « la force et la dignité » contre l'historiographie officielle ; à la première personne lorsque le récit est davantage autobiographique (séquences I et II des *Mémoires* recouvrant la période 1629-1649), à la troisième personne enfin, selon le modèle canonique des Commentaires de César (séquence III-VI 1649-1652), quand il est véritablement acteur de l'Histoire qui s'écrit « toute seule », comme le nota Barthes en condensant une formule de Benveniste. ■

VINCENT ROY

**Persée** éditions  
**ECRIVAINS**  
Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :  
Editions Persée  
38 rue de Bassano  
75008 Paris  
Tél. 01 47 23 52 88  
www.editions-persée.fr

## L'Inde est l'invitée de la 58<sup>e</sup> Foire de Francfort, qui s'est ouverte mercredi 4 octobre Littell au cœur des enchères

Un livre écrit en français pourrait bien cette année défrayer la chronique de la 58<sup>e</sup> Foire de Francfort qui a lieu du 4 au 8 octobre. *Les Bienveillantes*, le premier roman de Jonathan Littell, publié le 21 août par Gallimard, devrait en effet faire l'objet d'enchères spectaculaires parmi les éditeurs étrangers.

Francfort est la plus importante des manifestations dédiées au livre dans le monde. Cette année, 7 272 maisons d'édition dont 4 000 étrangères venant de 113 pays (803 anglaises, 676 américaines, 279 italiennes, 250 espagnoles) présentent pas moins de 382 000 ouvrages, manuscrits, voire synopsis. Editeurs, agents littéraires et autres intermédiaires en tout genre s'y côtoient pour faire des affaires. On attend 280 000 visiteurs.

A la différence du Salon du livre de Paris qui est une manifestation essentiellement destinée au grand public, la Foire de Francfort est un rendez-vous professionnel centré autour de l'achat et de la vente de droits. Les deux manifestations auront néanmoins cette année un point en commun : invitée d'honneur à Francfort, l'Inde sera dans six mois l'hôte de marque de Paris. Près de 200 éditeurs et plus de 70 auteurs indiens seront présents en Allemagne, parmi lesquels Amitav Ghosh, Amit Chaudhuri, Shashi Tharoor ou Rana Dasgupta.

La littérature indienne exerce actuellement un véritable attrait hors de ses

frontières. Un exemple parmi d'autres : Vikram Chandra, auteur de *Sacred Games*, un pavé de 900 pages sur la mafia de Bombay. Robert Laffont a acquis en début d'année les droits de ce roman publié par Faber & Faber en Grande-Bretagne. Le livre ne devrait pas sortir en France avant 2008, en raison des délais de traduction.

L'Inde se place au troisième rang derrière les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, pour le nombre de livres publiés en anglais. A cela s'ajoutent les auteurs hindis et ceux qui écrivent dans l'une des 22 autres langues officielles du pays, où plus de 80 000 livres sont publiés chaque année. Profitant de cet engouement pour la littérature venue d'Asie, plusieurs pays comme la Chine, Taiwan et la Thaïlande ont cette année renforcé leur présence à la Foire.

### Agences littéraires

La quasi-totalité des éditeurs français seront représentés à Francfort. Les plus petits – 145 au total – sur le stand du Bureau international de l'édition française (Bief) ; les plus « gros » – Editis, Gallimard, Albin Michel, Flammarion, Le Seuil-La Martinière – ayant comme chaque année leur propre stand. Devenu le 3<sup>e</sup> éditeur mondial depuis le rachat, en février, de l'éditeur américain Time Warner Book, Hachette Livre aura à cœur de montrer sa nouvelle dimension, notamment face à l'Allemand Bertels-

mann qui est le premier groupe de médias européen, et le premier éditeur américain via sa filiale Random House.

Les principaux acteurs de la Foire durant ces cinq jours seront les 283 agences littéraires. Concernant *Les Bienveillantes* (plus de 100 000 exemplaires vendus à ce jour), ce n'est pas Anne Solange Noble, des droits étrangers de Gallimard, qui récupérera la mise, mais Andrew Nurnberg, l'agent britannique de l'auteur. Selon certaines estimations, les enchères pourraient ainsi atteindre 400 000 euros pour l'Allemagne et 1 million de dollars pour les Etats-Unis.

Reste que depuis quelques années, Internet et les mails aidant, Francfort devient davantage un lieu de contacts qu'un endroit où se concluent les affaires, la Foire jouant en quelque sorte un rôle de catalyseur. Un exemple : Isabelle Laffont, la patronne de Lattès, a déjà reçu pas moins de 100 manuscrits de littérature générale par courriels, dont 80 % anglo-saxons, dans le mois précédant Francfort. « *Pour l'instant, je n'ai fait aucune offre* », dit-elle. Son frère, Laurent Laffont, directeur éditorial de Lattès, a préféré, quant à lui acheter trois essais avant la Foire, de peur qu'ils ne lui échappent, notamment un sur la fameuse conjecture de Poincaré, cette énigme mathématique récemment résolue par Grigory Perelman, un génial mathématicien russe (*Le Monde* des 21 et 24 août). ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## Deuxième édition de « Lire en poche » Gradignan, le goût des « poches »

Quelles se nomment fête, foire ou Salon, les manifestations littéraires ne manquent pas en France. Pourtant, dans ce paysage fort abondant, demeurait jusqu'à peu une béance dans laquelle la ville de Gradignan (Gironde) s'est engouffrée, en créant en 2005 Lire en poche. Réparant ainsi un oubli de taille lorsque l'on sait que le marché du poche représente un peu plus d'un tiers des ventes.

A l'origine, Lire en poche fut selon le maire, Michel Labardin « *voulue pour accompagner le développement de la médiathèque* ». Celle-ci ouvrira ses portes fin décembre, venant compléter, dans le parc verdoyant de Mandavit, un pôle culturel qui comprend l'Ecole de musique et le Théâtre des Quatre Saisons, cadre de cette deuxi-

me édition (les 29, 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre).

Une édition qui, comme la précédente, a été pensée pour créer une véritable dynamique de lecture auprès de la population. A commencer par les enfants des écoles primaires, dont les créations, autour du thème de « L'aventure », ont été exposées et qui ont remis un prix, Chemin d'éditeur, à Gallimard jeunesse. De leur côté, les grands ont pu profiter des 1 000 livres mis à leur disposition depuis avril, sur le modèle du « bookcrossing ». En outre, un poche a été distribué dans 11 000 foyers. De même, ont été associés à l'organisation de la manifestation les étudiants de l'IUT métiers du livre (Bordeaux-III), sous la houlette de Jean-Luc Furette, professeur et conseiller technique de la manifestation, qui a conçu ce

rendez-vous, comme un lieu de convivialité, de découvertes et de rencontres. Avec des auteurs comme Marie Desplechin, Philippe Delerm, Pierre Magnan, heureux de signer des poches – fait rare dans les Salons traditionnels – mais aussi des éditeurs, Emmanuelle Vial, venue évoquer la nouvelle politique éditoriale de « Points » ou encore, Jérôme Lambert (L'Ecole des loisirs), Hervé Milhau (Bayard) et Monique Lang (Flammarion) qui ont tenté de répondre à la question « Comment donner le goût de la lecture aux enfants ? ».

Confortés par leur succès (12 000 visiteurs, contre 10 000 en 2005), les organisateurs regardent déjà vers 2007. Après l'Allemagne, l'Espagne sera le pays à l'honneur et le thème : « Petit format et grand écran ». ■

CHRISTINE ROUSSEAU

## AGENDA

6, 7 ET 8 OCTOBRE.

**LIBERTÉS. A Mouans-Sartoux (06)**, ce 19<sup>e</sup> Festival du livre abordera la question des libertés autour du thème « Hommes, femmes en quête de libertés », et notamment, celle de penser... Ismaïl Kadaré en sera l'invité spécial, Gisèle Halimi, Axel Kahn, les invités d'honneur ; Alaa El Aswany et Duong Thu Huong, président et présidente. Les 350 participants débattront au travers de quarante conférences, tables rondes et cent entretiens. Parmi eux, Boualem Sansal, Maïssa Bey, Malika Mokeddem, Benoîte Groult, ... Au cours de la manifestation sera décerné le Prix de l'inédit (rens. : 04-92-92-47-24 ou www.mouans-sartoux.net/festivaldulivre).

LE 9 OCTOBRE

**SENGHOR. A Paris**, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète et président sénégalais, la BNF et l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) organise un colloque sur le thème : « Senghor et les puissances de l'écriture » (de 9 heures à 18 heures). De même, LES 12 ET 13 OCTOBRE, la BNF rend hommage à l'écrivain d'origine norvégienne, Roald Dahl, pour le 90<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, avec un colloque autour de son œuvre (de 9 heures à 20 heures le 12, et de 9 h 30 à 18 heures le 13, site François Mitterrand, grand auditorium ; rens. : 01-55-33-44-45).

LE 10 OCTOBRE.

**NOBEL. A Paris**, Anny Romand

propose sept rencontres autour de lauréats du prix Nobel de littérature. José Saramago sera l'invité de la première soirée, au cours de laquelle Serge Hazanavicius lira des extraits de son nouveau roman *La Lucidité*, à paraître au Seuil (à 21 heures, au Théâtre Mouffetard, 73, rue Mouffetard, 75005 ; rés. : 01-43-31-11-99. Entrée : 12 € ; rens. : www.theatremouffetard.com).

LE 10 OCTOBRE.

**REY ROSA. A Lyon**, dans le cadre des Rencontres de littératures d'Amérique latine, Les Belles Latinas, la bibliothèque Saint-Jean reçoit l'écrivain guatémaltèque Rodrigo Rey Rosa, qui dialoguera avec Christian Roinat (à 19 heures, 4, avenue Adolphe-Max, 69005 ; rens. : 04-78-62-19-41).

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**Réveillez-vous, Monsieur**, de Jonathan Ames (éd. Joëlle Losfeld).  
**La Nympe et le sous-commandant**, de Jaime Avilés (éd. Métailié).  
**La Vie de bureau**, de Michel Delacomptée (Calmann-Lévy).  
**Trans**, de Pavel Hak (Seuil).  
**Les Sirènes de Bagdad**, de Yasmina Khadra (Julliard).  
**Le Script**, de Rick Moody (éd. de L'Olivier).  
**A l'Estomac**, de Chuck Palahniuk (Denoël).

### ESSAIS

**Jésus lave plus blanc**, de Bruno Ballardini (éd. Liana Levi).  
**Le Cas Schönberg**, d'Esteban Buch (Gallimard).  
**Le Livre des hontes**, de Jean-Pierre Martin (Seuil).  
**Antoine Furetière, un précurseur des Lumières sous Louis XIV**, d'Alain Rey (Fayard).  
**Les Trois Exils. Juifs d'Algérie**, de Benjamin Stora (Stock).  
**La Traite des Noirs. Histoire du commerce d'esclaves transatlantique (1440-1870)**, de Hugh Thomas (éd. Robert Laffont).  
**Le Cinéma américain des années 70**, de Jean-Baptiste Thoret (éd. des Cahiers du cinéma).

## Au nom de l'indépendance, Hoëbeke rejoint Gallimard

Lionel Hoëbeke, fondateur de la maison qui porte son nom, a décidé de s'adosser au groupe Gallimard. Créée en 1984, Hoëbeke est spécialisée dans les beaux livres (photos, illustration, humour, graphisme). Antoine Gallimard entre à 49 % dans le capital de la maison, qui reste dirigée et contrôlée par son fondateur. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre, la diffusion et distribution de la trentaine de livres publié chaque année par Hoëbeke est assurée par la CDE-Sodis (groupe Gallimard). Avant, la maison se situait plutôt dans l'orbite de Flammarion.

Les raisons de ce rapprochement – dont les préparatifs remontent au printemps 2005 – sont multiples. « *Un mélange d'affinités et d'intérêts communs, le goût de l'indépendance, le respect d'une politique d'auteurs* », résume Antoine Gallimard, dont la maison est peu présente sur les domaines de compétence de Hoëbeke. Chemin faisant, les deux dirigeants se sont aperçus qu'ils partageaient beaucoup d'auteurs, à commencer par le graphiste Massin, qui leur a permis de se rencontrer – directeur artistique de Hoëbeke depuis vingt ans, Massin a par ailleurs dessiné les couvertures de « Folio » et « L'imaginaire » pour Gallimard – mais aussi Nicolas Bouvier, Brassai, Patrick Modiano, Daniel Pennac, etc.

Une raison préside au rapprochement opéré par Lionel Hoëbeke : « *J'ai le sentiment qu'il va être de plus en plus difficile de rester un éditeur indépendant dans un contexte de concentration de l'édition et de la diffusion ainsi que dans celui des circuits de distribution du livre.* » Lui qui, dix ans avant le succès de *La Terre vue du ciel*, de Yann Arthus-Bertrand, avait vendu un million d'exemplaires de la trilogie Doisneau – et dont le premier livre, *Les Amoureux* de Peynet, a été aussi son premier best-seller – a vu ses principales maisons concurrentes désormais nichées au sein de groupes, que ce soit La Martinière-Le Seuil, ou Le Chêne, propriété d'Hachette.

Avec un chiffre d'affaires de l'ordre de 3,5 à 4 millions d'euros, pour six à sept salariés, la maison est économiquement saine. Sans volonté de grossir démesurément, Lionel Hoëbeke a toutefois l'intention de lancer quatre nouvelles collections en 2007. Il va aussi disposer de plus de temps pour suivre ses auteurs. En septembre, il a publié *Cabu et Paris* (textes de Cavana et dessins de Cabu), qui accompagne l'exposition Cabu de l'Hôtel de Ville de Paris. Avant cela, il avait édité *Paris éternellement*, du photographe Willy Ronis, deuxième plus gros succès après *Mélancolie* (coédité par Gallimard) pour les ventes de catalogues d'expositions. ■

A. B.-M.

## L'ÉDITION

**Claude Durand, PDG de Fayard**, a réagi plus promptement qu'Olivier Urban, patron de Plon. Il a été le premier à proposer ses services à François Fédier pour publier *Heidegger à plus forte raison*, ouvrage collectif que le professeur de philosophie a coordonné. Gallimard a refusé la publication de cet ouvrage qui se veut une réponse aux écrits très critiques d'Emmanuel Faye sur le philosophe allemand (« *Le Monde* des livres » du 29 septembre).

**L'écrivain anglais Joseph Connolly**, auteur de six romans à succès dont *Vacances anglaises* (250 000 exemplaires en France), adapté au cinéma par Michel Blanc sous le titre *Embrassez qui vous voudrez*, a confié à Flammarion le soin de publier *L'amour est une chose étrange*, à paraître le 5 janvier 2007. Les précédents ouvrages de Joseph Connolly ont paru aux éditions de L'Olivier, qui continue d'exploiter le fonds.

**BUDGET** Le livre constitue une des priorités du ministère de la culture, dans le projet de budget 2007, avec une hausse de 6,8 % de ses moyens (+ 15 millions d'euros). Le Centre national du livre voit son budget augmenter de 4 millions, ce qui va permettre d'aider l'ensemble de la chaîne du livre (libraires, éditeurs, traducteurs, manifestations littéraires). La direction du livre est dotée d'un million de plus pour la diffusion du livre français à l'étranger. 10 millions sont consacrés à un programme d'aide à la numérisation qui sera défini en concertation avec les éditeurs.

**SÉLECTIONS. L'académie Goncourt** a publié mardi 3 octobre, sa deuxième sélection : *Fils unique*, de Stéphane Audeguy (Gallimard) ; *Quartier général du bruit*, de Christophe Bataille (Grasset) ; *Supplément au roman national*, de Jean-Eric Boulain (Stock) ; *L'Amant en culottes courtes*, d'Alain Fleischer (Seuil) ; *Lignes de faille*, de Nancy Huston (Actes Sud) ; *Le Bois des amoureux*, de Gilles Lapouge (Albin Michel) ; *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell (Gallimard) ; *Marilyn, dernières séances*, de Michel Schneider (Grasset) ; *Ouest*, de François Vallejo (Vivianne Hamy). La troisième sélection doit être communiquée le 24 octobre.

**Le jury Femina** a publié mercredi 4 octobre sa deuxième sélection pour son prix, qui doit être remis le 30 octobre. Sont retenus *Fils unique*, de Stéphane Audeguy (Gallimard) ; *Bonne nuit doux prince*, de Pierre Charras (Mercure de France) ; *L'Amant en culottes courtes*, d'Alain Fleischer (Seuil) ; *Le Rêve de Martin* de Françoise

Henry (Grasset) ; *Lignes de faille*, de Nancy Huston (Actes Sud) ; *La Maison aux orties*, de Vénus Khoury-Ghata (Actes Sud) ; *Le Bois des amoureux*, de Gilles Lapouge (Albin Michel) ; *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell (Gallimard) ; *Dans la foule*, de Laurent Mauvignier (éd. de Minuit) ; *Disparaître*, d'Olivier et Patrick Poivre d'Arvor (Gallimard) ; *Marilyn, dernières séances*, de Michel Schneider (Grasset). Pour les **romans étrangers**, le jury a retenu *Les choses s'arrangent mais ça ne va pas mieux* de Kate Atkinson (éd. de Fallois) ; *Terre des oublis*, de Duong Thu Huong (éd. Sabine Wespieser) ; *L'Immeuble Yacoubian*, d'Alaa El Aswany (Actes Sud) ; *A la vitesse de la lumière*, de Javier Cercas (Actes Sud) ; *Blanche et Marie*, de Per Olov Enquist (Actes Sud) ; *Encore une nuit de merde dans cette ville pourrie*, de Nick Flynn (Gallimard) ; *L'Histoire de l'amour*, de Nicole Krauss (Gallimard) ; *Le Retour du hooligan : une vie*, de Norman Manea (Seuil) ; *Train de nuit pour Lisbonne*, de Pascal Mercier (Maren Sell) ; *L'Histoire de Chicago May*, de Nuala O'Faolain (Sabine Wespieser) ; *Il faut qu'on parle de Kevin*, de Lionel Shriver (Belfond) ; *Un jour dans l'année*, de Christa Wolf (Fayard).  
**Pour les essais** : *Qui dit je en nous ?* de Claude Arnaud (Grasset) ; *Crescendo Avis aux amateurs*, de Catherine David (Actes Sud) ; *Le Village métamorphosé* de Pascal Dibie (Plon, « Terre humaine ») ; *Alfred Dreyfus*, de Vincent Duclert (Fayard) ; *Bardadrac*, de Gérard Genette (Seuil) ; *La Vie parfaite*, de Catherine Millot (Gallimard) ; *Par les monts et les plaines d'Asie centrale*, d'Anne Nivat (Fayard) ; *Augiéras, le dernier primitif*, de Serge Sanchez (Grasset).

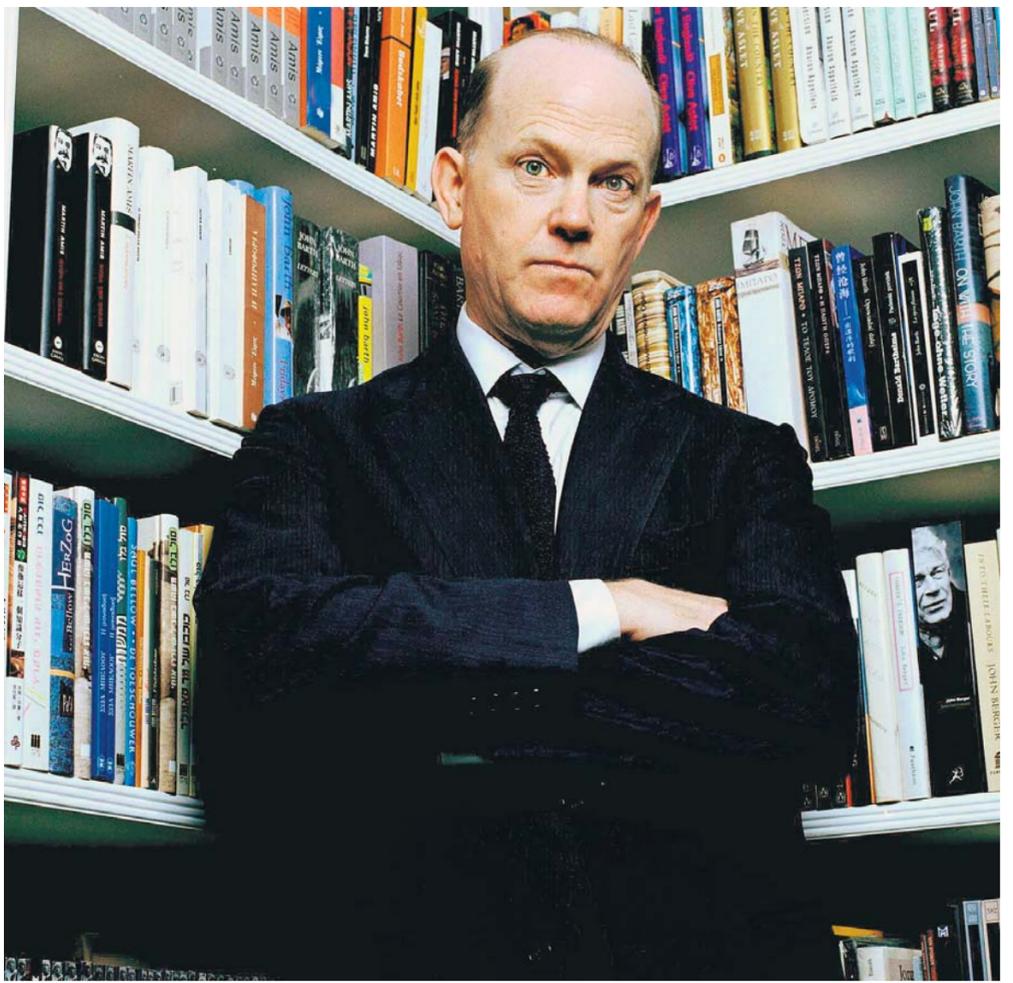
**Le jury du Prix Décembre** a annoncé sa sélection en vue du prix qui sera décerné le 7 novembre. Ont été retenus : *Rendez-vous*, de Christine Angot (Flammarion) ; *L'Amant en culottes courtes*, d'Alain Fleischer (Seuil) ; *Coma*, de Pierre Guyotat (Mercure de France) ; *L'Amour comme on l'apprend à l'école hôtelière*, de Jacques Jouet (POL) ; *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell (Gallimard) ; *Dans la foule*, de Laurent Mauvignier (Minuit) ; *La Vie parfaite*, de Catherine Millot (Gallimard) ; *J'entends des voix*, de Frédéric Pajak (Gallimard) ; *Marilyn, dernières séances*, de Michel Schneider (Grasset) ; *Paris l'après-midi*, de Philippe Vilain (Grasset).

**PRIX. Le prix Œdipe** a été attribué à Daniel Bonetti pour *L'Arbre effeuillé et autres brindilles* (Les Carnets de psychanalyse). Le **prix Jean-Bernard** de l'Académie de médecine a été décerné à Marie Didier pour *La Nuit de Bicêtre* (Gallimard).

# Andrew Wylie

## « Je plaiderai toujours pour la complexité »

Agent littéraire redouté et respecté, mystérieux, cultivé et dur en affaires, il met son agressivité au service des écrivains... Philip Roth affirme qu'il lui a changé la vie



Andrew Wylie en 2003. EAMMON McCABE

**L**orsqu'on envoie, de Paris, le matin, un mail à Andrew Wylie, la réponse arrive un peu avant midi. Il n'est pas encore 6 heures à New York. L'agent littéraire le plus redouté et le plus respecté aux Etats-Unis et en Europe commence sa journée vers 5 heures, pour travailler avec le bureau londonien de son agence.

Cet homme de 59 ans a gardé de sa naissance et de son éducation en Nouvelle-Angleterre une allure, une retenue et un langage très bostoniens. Agent littéraire depuis 1980, il ne dit rien de son passé. Il est suffisamment mystérieux et dur en affaires pour en exaspérer certains autant qu'il en charme d'autres.

« C'est simple, Andrew a changé ma vie », dit Philip Roth, tandis que Roger Straus (1917-2004), longtemps éditeur de Roth, confiait avoir envoyé Wylie « se faire foutre » lorsqu'il a demandé pour celui-ci un colossal à-valoir. « C'est un emmerdeur, ajoutait-il, il a tous les défauts, mais il est très brillant, c'est vraiment le plus intelligent de tous les agents. Il sait lire, il a bon goût. » De ses études à Harvard, il lui reste même une passion pour Rimbaud. Et, quand la conversation vient sur ses goûts littéraires, Andrew Wylie ne se contente pas de citer Joyce, il récite volontiers un passage de *Finnegans Wake*. Son agressivité, assumée, lui a servi à défendre les écrivains et l'avenir des livres, comme il le rappelle dans cet entretien.

**Allez-vous à la Foire du livre de Francfort cette semaine ? Est-ce vraiment utile pour vous ? Beaucoup d'éditeurs disent que désormais les transactions les plus importantes se font hors de cette foire.**

Je vais à Francfort comme chaque année depuis vingt ans. Pour mes collaborateurs et moi, c'est extrêmement important. Nous avons un stand dans l'espace du Royaume-Uni, dans le hall 8 (H928). L'agence a sur place huit personnes, qui vendent des droits étrangers pour les 600 auteurs que nous représentons. Je sais que pour certains éditeurs cette Foire de Francfort n'est plus un réel enjeu. Pour nous, c'est tout le contraire, c'est le moment le plus fort de l'année.

**On vous a longtemps considéré comme le plus agressif des agents du monde entier. On vous a traité de « chien enragé », surnommé « le Chacal », et vous avez revendiqué ces termes. Pourtant, il y a tout juste un an, à Barcelone, dans un colloque international sur l'avenir de l'édition, votre intervention a été applaudie et approuvée par une salle pleine d'éditeurs. On dirait que vous êtes devenu un sage, une conscience de l'édition.**

Un sage... Une conscience... c'est généralement ce qu'on dit aux gens avant de les enterrer ! Quant à revendiquer d'être un « chien enragé », en effet, je l'ai fait, j'en avais assez d'entendre tous ces clichés à mon sujet. C'est ridicule. Le fond des choses, ici en tout cas – peut-être est-ce moins évident en Europe –, c'est le combat permanent entre les livres à pure visée commerciale, et la place qu'on leur donne, et la littérature, les livres de fond, et la place qu'on leur donne. J'ai créé cette agence dans un but bien précis : convaincre les éditeurs qu'il fallait en finir avec la pensée à court terme, avec la surévaluation des produits commerciaux et la sous-évaluation de la littérature. Et tenter de les rappeler à leur responsabilité intellectuelle.

**Vous avez dit un jour vous être posé, en 1979, cette question : « Comment puis-je lire**

**ce que j'ai envie de lire et gagner assez d'argent pour en vivre ? » Pourquoi alors n'avez-vous pas décidé d'être éditeur, comme l'était votre père ?**

J'ai essayé. Je me suis rendu, pour un entretien d'embauche, chez un éditeur dont je tairai le nom. La femme qui m'a reçu m'a demandé ce que je venais de lire. J'ai répondu Thucydide. Elle m'a alors demandé si j'avais lu James Michener. J'ai dit que cela ne m'intéressait pas. La conversation était terminée. Je suis alors allé voir un ami en qui j'avais confiance, chez Random House. Il m'a conseillé de tenter ma chance comme agent. J'avais en tête une idée simple : si on arrive à convaincre les éditeurs de payer cher un livre de qualité, alors ils feront ce qu'il faut pour le vendre. C'est cela le nerf de la guerre. Je vais prendre pour exemple mon premier client, I. F. Stone, avec *Le Procès de Socrate*. Nous sommes en 1980. Je tente de le vendre à Random House. On me dit que personne ne sait qui est Socrate et que personne ne connaît I. F. Stone. J'ai donc racheté les droits de tous ses livres. J'ai vendu à un éditeur *Le Procès de Socrate* pour 100 000 dollars, ce qui, à l'époque, n'était pas une somme ridicule. Le livre a été un best-seller.

Je suis certain qu'il faut procéder ainsi. Si un éditeur dépense beaucoup d'argent pour un livre, il doit en faire un tirage important. Puis expliquer à ses représentants que c'est un enjeu pour la maison et qu'il faut veiller à lui donner de la visibilité en librairie. Or on sait que 30 % des achats se font sur impulsion. Et généralement, ce que le client voit en premier, ce sont les produits médiocres. Il faut au contraire mettre en avant la littérature. Je ne fais pas de triomphalisme, on ne réussit pas à chaque fois. Il m'est arrivé de vendre un livre pour deux millions de dollars et que l'éditeur s'en désintéresse totalement. Mais la plupart du temps, ce processus fonctionne et s'il y a une chose dont je serai fier au dernier jour de ma vie, c'est d'avoir réussi cela, d'avoir fait mettre en avant Philip Roth, Martin Amis et quelques autres, au lieu de Danielle Steel, Tom Clancy et les autres.

Je plaide, et je plaiderai toujours, pour la complexité. C'est pourquoi, à part quelques créations, par exemple, ici, ce que font George Clooney ou Steven Soderbergh, je préfère radicalement la littérature au cinéma. Je suis même assez allergique au cinéma. Tout est tellement prévisible, le rythme de l'action n'est jamais le bon. Cela m'est totalement insupportable.

**A vos débuts vous aviez trente auteurs, et, avec vos principes, il devait être difficile de gagner beaucoup d'argent. Aujourd'hui vous avez le plus beau catalogue d'auteurs, certains disent le plus snob.**

Assurément le plus snob !  
J'ai perdu de l'argent pendant quelques années. J'ai cédé 50 % de mon agence à des Britanniques. Puis j'ai racheté ces parts. J'ai ouvert mon propre bureau à Londres. Puis un bureau à Madrid, que j'ai fermé au bout de trois ans, pour me concentrer sur Londres, où je passe une semaine par mois, et New York. Je défends les auteurs que j'aime. Je crois en l'avenir de l'édition. Je crois que le combat va continuer tel qu'il est, entre la littérature et le commerce. Je comprends que certains éditeurs soient parfois pessimistes, quand 70 % des gens qui font le métier d'éditer tentent de persuader tout le monde que le *Da Vinci Code* est quelque chose d'intéressant. Alors que c'est totalement inintéressant.

J'ai suivi tout ce qui s'est passé en France autour de la vente de Vivendi Universal

Publishing, et qui ressemble à ce que nous connaissons ici. La volonté de concentrer, de jouer la carte commerciale. Pourtant je ne suis pas du tout pessimiste, je suis même tout à fait optimiste sur la capacité de résistance de l'édition de qualité. Et ce n'est évidemment pas par inconscience, ou parce que je serais un doux rêveur, ce qui ne correspond pas vraiment à ma réputation...

Je crois même que le circuit de vente des livres va se développer d'une manière très favorable aux livres de qualité. Les grandes chaînes de librairie, qui sont extrêmement néfastes, ne mettant en avant que des livres médiocres, à vente rapide, et négligeant totalement les fonds, sont en perte de vitesse. Grâce notamment à Amazon, qui est une révolution. Le marché va se partager entre Amazon et les librairies indépendantes, dont le réseau, aux Etats-Unis, a été bien endommagé, mais va se reconstruire. Je suis certain que les défaitistes se trompent.

**Pour finir, la question qui fâche : pourquoi n'avez-vous pas d'auteurs français à votre**

**catalogue ? Avez-vous un tel dédain pour la littérature française que pas un seul auteur ne vous semble digne d'intérêt ?**

Absolument pas. D'une part le système éditorial français fonctionne différemment, les auteurs sont très peu représentés par des agents. Mais ce n'est pas le fond des choses. Les auteurs que je choisis de défendre, je les lis. Or, si je peux lire très convenablement en italien – et j'ai des auteurs italiens contemporains dans mon agence –, je ne peux plus vraiment lire en français, bien que j'aie jadis parlé le français assez correctement. Mais je suis triste que les auteurs français, actuellement, ne s'exportent pas mieux. Je sais qu'il y a beaucoup plus d'écrivains français contemporains intéressants que les rares qui parviennent à la connaissance des lecteurs américains. Mais si je veux représenter des Français, il faut que, de nouveau, je puisse les lire dans leur langue. Donc que je prenne du temps pour retrouver mon français. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSYANE SAVIGNEAU

**«Un deuxième roman implacable et superbe qui confirme le talent de cette écrivaine.»**  
Patrick Williams, *Elle*

**«Avec elle, une lueur d'espoir pointe sur le sombre continent.»**  
Marianne Payot, *L'Express*

**«La force poétique de son style et la puissance calme de son propos, dessinent fermement les contours d'une ŒUVRE en devenir.»**  
Valérie Marin La Meslée, *Le Monde des Livres*

**PLON**